

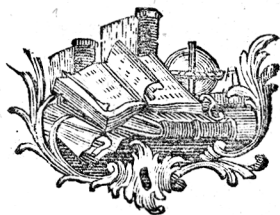
JOURNAL HISTORIQUE

ET

LITTÉRAIRE.

15. JANVIER.

*Neque te ut miretur turba, labores,
Contentus paucis lectoribus. Hor. Sat. 10, l. 1.*



A MAESTRICHT,

Chez FRANÇOIS CAVELIER, Imprimeur-
Libraire, sur le Vrythof.

Et se trouve à LIEGE,

Chez J. F. BASSOMPIERRE, Imprimeur-
Libraire, vis à vis Ste. Catherine.



JOURNAL HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

15. Janvier 1789.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Etudes de la nature ; par M. Bernardin de Saint-Pierre, 3^e. édition, augmentée d'un 4^e. vol. ; A Paris, chez Didot 1788.

DANS un avertissement, l'auteur a rassemblé de nouvelles observations en faveur de son système sur la cause du flux & reflux de la mer, qu'il attribue à la fonte des glaces polaires : système qui n'a pas eu l'approbation de nos savans, mais qui vaut bien ceux qu'ils préconisent *.

Le reste de l'ouvrage est une espèce de Roman philosophique & moral, où l'auteur déploie une imagination féconde, presque toujours amie des bonnes mœurs ; quoique toutes ses maximes ne soient pas également incontestables (a), & que quelques fois il

* 1 F^é7⁶.

1787, p⁶.

169.

(a) Examinons, par exemple, les moralités suivantes. „ *Leurs mœurs sont patriarcales, com-*

semble tenir de l'originalité & du goût des paradoxes de J. J. R. avec lequel il a eu des liaisons étroites. Il parle de ce philosophe avec un enthousiasme qui pourra prévenir contre son ouvrage ceux qui n'ont

„ me, aux premiers tems du monde. Les enfans y
 „ sont élevés à servir leurs parens. On se garde
 „ bien de leur inspirer, sous le nom d'émulation,
 „ le poison de l'ambition, & de leur apprendre
 „ à se surpasser les uns les autres, mais, au con-
 „ traire, on les exerce à se prévenir par toutes sor-
 „ tes de bons offices ; à obéir à leurs parens (jus-
 „ ques-à tout est très-bien) ; à préférer son pere,
 „ sa mere, son ami, sa maîtresse à soi-même, &
 „ la patrie à tout, &c. Qu'entend l'auteur par
 „ maîtresse ? Et comment cela s'accorde-t-il avec sa
 „ morale ? Et dans tous les sens, est-il vrai qu'il
 „ faut préférer la maîtresse à soi-même ? Est-il vrai
 „ qu'il faut préférer son ami à soi-même, & la pa-
 „ trie à tout ? Tout cela est absolument faux, con-
 „ traire à la nature, à la raison, à l'ordre & aux
 „ regles de la charité... Si on en croit une cer-
 „ taine rapsodie d'anecdotes & de bons mots, Fé-
 „ nelon avoit coutume de dire : „ j'aime mieux ma
 „ famille que moi, ma patrie que ma famille, &
 „ l'univers que ma patrie „. Ce sont autant de
 „ sottises qu'on prête à Fénelon & qui ne sont ja-
 „ mais sorties de la bouche de ce grand-homme.
 „ Voici le vrai, voici le sentiment dans toute sa
 „ pureté. On s'aime plus qu'on n'aime sa famille ;
 „ on aime sa famille plus que sa patrie ; & il y
 „ auroit de la fausse philosophie à aimer l'univers
 „ plus que sa patrie. C'est à l'aide de ces belles
 „ maximes qu'on est parvenu à tout dénaturer,
 „ à confondre tous les devoirs. Et que reste-t-il
 „ de cette subversion totale des principes reçus ?
 „ Un égoïsme impardonnable & une exaltation de
 „ tête qui en impose au cœur & tue la nature &
 „ le sentiment.

*Dulcis amor patrie, sed amore hoc dulcior ipse,
 Pulchrior ac melior propria nostra salus.*

pas de son ami des idées aussi avantageuses que lui. „ Pourquoi (lui dit-il dans une conversation qu'il rapporte, & qu'il avoit eue avec lui au bois de Boulogne), pourquoi „ avec tant d'amour pour le bonheur des „ hommes, n'avez-vous pas tenté de former une république heureuse? J'ai connu „ bien des hommes de tous pays & de toutes conditions, qui vous auroient suivi „ Seroit-il bien possible qu'un homme qui n'a jamais su vivre avec un ami, *est été suivi des hommes de tous les pays & de toutes les conditions* en leur proposant des rêveries dignes de don Quichote? ... J'avoue que dans tout ce nouveau volume j'ai bien de la peine à retrouver l'auteur des trois premiers.



Réflexions sur les immunités ecclésiastiques, considérées dans leurs rapports avec les maximes du droit public & l'intérêt national.

S E C O N D E X T R A I T.

APRÈS diverses réflexions sur les besoins de l'état, les moyens d'y pourvoir, & la manière dont le clergé doit y concourir, on trouve un morceau plein de vigueur sur la consécration inviolable des choses données au Seigneur. „ Lorsque les biens laïcs „ quittent le commerce profane, & qu'ils „ viennent se réunir au domaine religieux, „ ils changent alors de nature, d'usage & „ de destination; une source pure les sanctifie; ils reçoivent une sorte de sainteté

ou de spiritualité.... La consécration faite à Dieu, autorisée par le souverain, établit un nouvel ordre de choses ; d'ailleurs, le droit d'amortissement est le prix de l'exemption & de la liberté des fonds ecclésiastiques. La puissance civile est dans l'heureuse impuissance d'interventir cet ordre sacré, & d'altérer un pacte contracté, pour ainsi dire, avec Dieu même.... Si les princes ne sont point maîtres des propriétés de leurs sujets, ils ne peuvent point disposer des biens consacrés à Dieu, & légués à l'Eglise. *Quoi ! vous n'avez pas droit de disposer de la maison du moindre particulier*, disoit saint Ambroise à l'empereur Valentinien le jeune, & vous prétendez ôter, donner à qui bon vous semble, la maison du Seigneur. *Domum privati nullo potes jure temerare, domum Dei existimas auferendam. Ne vous y trompez pas, l'autorité des empereurs ne s'étend pas sur les choses consacrées à Dieu. Il est écrit : rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu ; à César ce qui est à César. Je ne vois point dans les Eglises l'image de César, mais bien l'image de Dieu. Les empereurs sont les maîtres des palais & des murs publics. Les Eglises & les murs sacrés sont confiés aux prêtres ».... » O princes ! dit Bossuet, prenez en votre garde tout ce qui est consacré à Dieu, non-seulement les personnes, mais encore les lieux & les biens qui doivent être employés à son service ; protégez les biens des Eglises, qui sont aussi les biens des pauvres. Souvenez-vous d'Héliodore, & de la main de Dieu, qui frappa sur lui pour avoir voulu*

„ envahir les biens mis en dépôt dans le
 „ temple ; combien plus faut-il conserver les
 „ biens non-seulement déposés dans le tem-
 „ ple , mais donnés en fonds aux Eglises !
 „ ces grands biens viennent des rois , je l'a-
 „ voue ; ils ont enrichi les Eglises de leurs
 „ libéralités , & les peuples n'en ont point
 „ fait , sans que leur autorité y ait concouru ;
 „ mais tout ce qu'ils ont donné , ils l'avoient
 „ premièrement reçu de Dieu ; qui suis-je ,
 „ disoit David , qu'est-ce que tout mon
 „ peuple , que nous osons vous promet-
 „ tre tous ces présens pour votre temple ?
 „ Tout est à vous , & nous vous donnons
 „ ce que nous avons reçu de votre main ,
 „ nous n'avons rien qui nous soit propre.
 „ Notre vie n'est plus à nous ; nos jours
 „ s'en vont comme l'ombre , & nous n'a-
 „ vons qu'un moment à vivre. O Seigneur
 „ notre Dieu ! toute cette abondance de
 „ richesses que nous préparons pour votre
 „ saint temple , vient de votre main , &
 „ tout est à vous (a) „ — „ Quel attentat ,
 „ continue Bossuet , de ravir à Dieu ce qui
 „ vient de lui & ce qu'on lui donne , & de
 „ mettre la main dessus pour le reprendre
 „ de dessus les autels ! „

La comparaison suivante est heureuse &

(a) *Quis ego , & quis populus meus , ut possi-*
mus hæc tibi universa promittere ? Tua enim sunt
omnia : & quæ de manu tuâ accepimus , dedimus
tibi. Peregrini enim sumus coram te & advenæ ,
sicut omnes patres nostri. Dies nostri quasi umbra
super terram , & nulla est mora. Domine Deus
nostre , omnis hæc copia quam paravimus ut ædi-
ficaretur domus nomini tuo , de manu tuâ est , &
tua sunt omnia. I. Paral. 29.

juste , à cela près que les possessions ecclésiastiques ont une sanction plus sacrée encore & plus formellement divine que celles auxquelles on les assimile ; de même que l'impression de la religion est plus importante & plus indispensable que celle de la puissance politique. „ Les biens religieux „ ont tous les caractères & tous les privilèges dont jouit le domaine de la couronne. Toutes les raisons des publicistes „ pour expliquer l'esprit de la loi nationale „ sur l'inaliénabilité du domaine royal , sont „ communes à nos canonistes & à notre „ droit public sur l'inaliénabilité du domaine „ religieux. La religion est aussi nécessaire „ au peuple qu'aux chefs du corps politique. La dépense religieuse est aussi essentielle que celle du trône & du souverain ; il faut un gage perpétuel & inviolable , un gage qui ne soit pas précaire , „ sujet aux révolutions , dépendant des caprices de la fortune & des opinions mobiles du peuple. Le domaine religieux „ appartient , ainsi que le domaine royal , „ autant aux générations futures qu'à la génération actuelle. Les subsides ne sont „ que le supplément à l'insuffisance des revenus du domaine royal ; comme les contributions à la dépense religieuse ne sont „ que le supplément des revenus du domaine religieux ; vendre , altérer ce dépôt , c'est charger la génération des contributions & des impôts. Voilà pourquoi „ la génération actuelle n'est pas regardée „ par notre droit public comme propriétaire , mais comme simple usufruitière , „ tant du domaine royal que du domaine

„ religieux. Ils sont chargés l'un & l'autre
„ d'une substitution perpétuelle. La vente
„ ou l'aliénation des biens ecclésiastiques
„ violeroit ensemble la consécration faite
„ à Dieu , & l'incorporation qui en a été
„ faite au domaine royal. „

Le reproche favori & tant rebattu contre le clergé , de ne pas supporter les charges de l'état , reproche contraire aux faits les plus constans comme les plus avérés (a) , est supérieurement réfuté dans le passage suivant. „ En vain les détracteurs des immunités prétendent-ils qu'elles augmentent les frais de l'état , en affranchissant un domaine immense de l'obligation de contribuer à la dépense publique , qu'elles sont onéreuses aux peuples , contraires à l'agriculture , au commerce , dont elles arrêtent la circulation ; que le clergé possède aujourd'hui de grands fiefs & de grands propriétés , qui favorisent & entretiennent son luxe & ses prodigalités ; d'abord il est prouvé que les dons gratuits que le clergé a accordés à l'état , sont immenses , qu'ils équivalent à un impôt perpétuel , & que les décimes que donne ce premier corps de l'état , sont plus considérables que les tributs que paient les autres membres de la société. On nous fait que les détracteurs des immunités sont forcés d'avouer. M. Necker , protestant & philosophe , dans son Compte rendu ,

(a) 1 Mai 1782 , p. 8 & suiv. — 1 Juillet 1782 , p. 379. — 15 Nov. 1782 , p. 457. *Cat. phil.* n. 514.

„ a été forcé de rendre hommage à cette
 „ vérité (a) ; on a été témoin du patrio-
 „ tisme du clergé : dans des calamités pu-
 „ bliques , il a offert les trésors du sanc-
 „ tuaire pour secourir l'état ; le patriotisme
 „ religieux a fait des prodiges , il n'est point
 „ dirigé par l'ostentation , l'intérêt , les ri-
 „ valités , les circonstances ; il a un motif
 „ plus pur & plus sublime ; la gloire de
 „ l'état , l'autorité du prince , le salut de la
 „ patrie , voilà les sentimens & les devoirs
 „ que la religion consacre & ennoblit ; d'ail-
 „ leurs , le domaine du clergé amélioré &
 „ augmenté par ses travaux & son indus-
 „ trie , n'en est pas moins une offrande aussi
 „ sainte que celle que l'on offre sur l'autel.
 „ Sa destination n'a pas changé de nature ,
 „ elle est également consacrée à Dieu , &
 „ également destinée à la subsistance des
 „ ministres & à l'entretien des pauvres , l'au-
 „ gmentation du domaine religieux est au
 „ profit des malheureux ; s'ils se multiplient
 „ dans les provinces , les villes & les cam-
 „ pagnes , ne faut-il pas que les revenus
 „ ecclésiastiques éprouvent la même pro-
 „ gression ? Il faut qu'il y ait dans l'état un
 „ fond permanent & inaliénable pour ap-
 „ paiser les plaintes , les murmures & les
 „ rebellions des pauvres & des opprimés.
 „ Une imposition sur le domaine religieux ,
 „ diminuera les aumônes & les bienfaits ,
 „ arrachera aux malheureux une portion de
 „ ces revenus destinés à leur subsistance ;
 „ la charité ne pouvant plus étendre ses

(a) Autre passage du même philosophe sur le clergé , 1 Sept. 1785 , p. 10.

„ libéralités sur tous les misérables, n'aura
„ que des larmes à verser, ou des vœux
„ stériles à former. Dieu veut que tous les
„ pauvres aient un azile sur la terre ; il a
„ déclaré les ministres de sa religion les
„ peres & les protecteurs des infirmes, des
„ malades, des opprimés, des malheureux ;
„ or, que deviendront-ils, si la portion de
„ la dépense religieuse consacrée à leur sub-
„ sistance, prend une autre direction pour
„ aller multiplier les richesses & grossir les
„ trésors des courtisans avides & dépré-
„ dateurs ? „

„ On a vu de tous les tems, disoit M. Fa-
„ gon, commissaire du roi à l'assemblée du
„ clergé en 1740, éclater son zele pour
„ le service de nos rois ; s'ils ont été tou-
„ jours attentifs à lui donner des marques
„ de protection, le clergé l'a mérité par
„ sa fidélité & par son attachement à leurs
„ personnes ; s'ils ont veillé à sa conserva-
„ tion, s'ils ont maintenu ses privileges &
„ répandu sur lui les faveurs les plus dis-
„ tinguées, le clergé, par ses secours, les
„ a aidés à subvenir aux besoins de l'état. „

Le résultat de tout l'ouvrage, est présenté
d'une maniere aussi laconique que lumi-
neuse, par des traits rapides & profonds, qui
laissent dans l'esprit du lecteur la plus vive
& la plus utile impression ; c'est une espece
d'épiphoneme, dont l'étendue ne nuit point
à l'énergie, & qui répand sur tout ce qui
précède, l'empreinte de la victoire. „ Les
„ immunités ecclésiastiques sont donc fon-
„ dées sur une loi constitutive de l'état,
„ unies avec les maximes de notre droit
„ public, & conformes à l'intérêt national.

„ Il est donc de la justice & de l'intérêt
„ du prince , de les conserver dans toute
„ leur intégrité. L'incrédulité fait des pro-
„ grès rapides parmi le peuple même ; il
„ examine , il discute , il devient sceptique
„ par réflexion & par raisonnement : l'exem-
„ ple de la contagion a produit des effets
„ terribles ; le déisme des grands a préparé
„ le déisme populaire. Un philosophisme fu-
„ neste a égaré les esprits , corrompu les
„ mœurs , & desséché les vertus patrioti-
„ ques qui animoient nos peres & opéroient
„ des prodiges. Faudra-t-il choisir ce tems
„ de scandale & de désordre , pour ôter au
„ clergé ces privileges augustes & solem-
„ nels , consacrés par la religion , & con-
„ firmés par la puissance civile ? La tribu
„ sacerdotale , dépouillée de ses prérogati-
„ ves , perdrait cette vénération , cette
„ confiance , cette estime qu'il est si impor-
„ tant de conserver dans un état , pour
„ faire aimer au peuple la sainteté des fê-
„ tes , la pompe des cérémonies , la ma-
„ jesté du culte , les beautés du sanctuaire ,
„ & lui apprendre que ces rapports immé-
„ diats , cette chaîne mystérieuse qui unit
„ le ciel avec la terre , doivent lui servir
„ de lumière & de guide , pour le conduire
„ à l'immortalité. Le peuple regardant la
„ religion comme l'ouvrage du besoin , de
„ la politique , & comme dépendante des
„ institutions humaines , n'aura pour frein
„ que la rigueur des loix & la crainte des
„ peines & des supplices ; dans un état où
„ le citoyen se conduit par la terreur , il
„ ne peut y avoir ni vertu , ni gloire , ni
„ patriotisme. Les mœurs sociales , les ver-

„ tus civiles, tiennent essentiellement à la
„ religion. C'est sur cette base solide, que
„ repose la félicité générale. Une société
„ dont les citoyens oublient ou méconnois-
„ sent les principes religieux, ne peut point
„ subsister : ce désordre moral doit néces-
„ sairement amener une révolution politi-
„ que. Rois de la terre, méditez sur cette
„ grande vérité ! La religion, plus forte que
„ les armées & les soldats, affermira votre
„ puissance, éloignera du trône les mur-
„ mures & les factions, rendra votre em-
„ pire florissant, votre législation salutaire,
„ & vos peuples heureux. Le clergé doit
„ donc défendre avec zèle & avec courage
„ les intérêts de la religion & de la pa-
„ trie ; c'est un devoir que lui prescri-
„ vent l'honneur & la conscience : il doit
„ s'approcher du trône avec respect &
„ avec confiance, pour obtenir la confirma-
„ tion de ces immunités si utiles à l'auto-
„ rité même du monarque, & lui présenter
„ dans ces jours qui affligent l'état, ses
„ offrandes & ses dons gratuits. C'est au
„ premier corps de l'état qu'appartient le
„ droit d'éclairer le monarque qui aime la
„ justice, la vérité, & chérit son peuple ;
„ c'est à lui à le conjurer de fermer les
„ issues du trône aux menées sourdes & té-
„ nébreuses de la perfide adulation ; d'arrê-
„ ter le torrent de ces scandales & de ces
„ dissolutions, qui provoquent la justice
„ divine, & outragent la sainteté des loix ;
„ de forcer le vice à se cacher dans les
„ ténèbres ; de récompenser la vertu par
„ des distinctions publiques ; de mettre un
„ frein à l'ambition des déprédateurs, à la

„ rapacité du génie fiscal , & à ce luxe dé-
 „ vorant qui éteint la bienfaisance & le pa-
 „ triotisme , augmente le nombre des mal-
 „ heureux , multiplie le brigandage & les
 „ crimes ; de détruire les désordres , & de
 „ réformer les abus qui regnent dans le
 „ sanctuaire de la religion , & dans les tem-
 „ ples de la justice ; de donner aux colle-
 „ ges un nouveau régime & de nouvelles
 „ institutions ; à l'éducation nationale , une
 „ législation plus utile , & pour précepteurs
 „ de la jeunesse , des hommes sages & ver-
 „ tueux ; de rétablir dans les monastères &
 „ les communautés religieuses , la pureté de
 „ la discipline ecclésiastique , & enfin de
 „ régénérer les mœurs publiques. „

Les passages que nous avons copiés de cet ouvrage , ne peuvent certainement qu'en donner une idée avantageuse ; cependant il ne faut pas en porter un jugement trop favorable. La logique des auteurs n'est pas à beaucoup près aussi ferrée & pressante , qu'elle pourroit l'être ; si quelques fois elle se montre avec une vigueur qui fait disparaître les sophismes , elle semble bientôt se relâcher , & vouloir composer , par une espèce de verbiage qui tient à l'éloquence du tems , avec des gens qu'elle avoit confondus , & qu'elle pouvoit tenir dans la confusion d'une défaite complète. A des principes reconnus on en a joint de très-douteux & vraisemblablement faux. La marche générale de l'ouvrage a quelque chose d'incertain & de branlant , quelquefois un air rétrograde. Des idées & des termes de matottes s'entremêlent avec le langage de la

raison. Des antitheses & des comparaisons aussi gauches que pénibles (qui vont jusqu'à mettre dans un même rang, Charles-Quint & Tamerlan) fatiguent & impatientent le lecteur qui cherche par-tout la justesse & la vérité, & qui en comptant les défauts qui défigurent cet utile travail, éprouve quelque surprise de ce qu'une petite brochure, qui malgré ce qu'elle renferme de bon, pouvoit être l'ouvrage d'un seul homme tant soit peu instruit & appliqué, a néanmoins paru à un abbé & à un avocat (deux êtres assez disparates pour ne se réunir que par quelque rare circonstance) un objet sur lequel leurs noms pouvoient être annoncés avec gloire, sans rien souffrir du partage.



Extrait des discours qui ont concouru pour le prix que l'académie des sciences, belles-lettres & arts de la ville de Lyon, a adjugé à M. Turlin, avocat au parlement de Paris, sur cette question : „ les voyages peuvent-ils être considérés comme „ un moyen de perfectionner l'éducation „ ? A Paris, chez Née de la Rochelle, 1788 1 vol. in-12. de 106 p.

VINGT-CINQ discours avoient été envoyés au concours ; presque tous, ainsi que l'annonce le rapport des commissaires de l'académie joint à l'ouvrage couronné, avoient péroré en faveur des voyages. C'est le ton du siècle, il faut bien s'y tenir, si l'on veut un tantinet amasser *pulverem olympi*.

picum. M. Turlin s'est élevé au-dessus de cette considération. Son discours contre les voyages est l'ouvrage d'un génie mâle & ferme, cultivé par de bonnes études, par d'excellens principes de littérature & de morale, & qui s'est trouvé assez sain & assez robuste par lui-même pour échapper à la contagion du siècle. L'opinion qu'il soutient est un paradoxe, en ce qu'elle s'écarte de la façon de penser du vulgaire; mais ce paradoxe est une vérité & non pas un ingénieux sophisme; & les erreurs se sont tellement multipliées dans ce siècle de lumières, que, pour être aujourd'hui un écrivain judicieux, il faut être presque un écrivain à paradoxes. On voit que l'auteur sent profondément tout ce qu'il dit; & il fait aimer son ame, en même tems qu'il fait admirer son talent. On n'a qu'un seul reproche à lui faire, c'est de mettre un peu d'exagération dans les épanchemens de son cœur; & de prodiguer son admiration à des hommes ou à des choses qui ne devoient être loués qu'avec réserve. Mais ce défaut se pardonne aisément, parce qu'il paroît être l'effet d'une ame ardente, dont les passions, même exaltées, sont toujours nobles & dignes d'éloges. L'auteur annonce d'ailleurs qu'il est jeune; on s'en appercevoit, sans qu'il l'eût dit, au mouvement rapide de ses pensées, à l'activité de son imagination, à la chaleur de son style; & néanmoins il est presque toujours dans cette juste mesure d'idées & d'expressions, qui prouve déjà la maturité du talent.

Il convient d'abord de l'utilité générale des voyages; &, en effet, ils donnent des notions

notions justes sur l'histoire naturelle de l'homme, sur l'état du globe & des peuples, dissipent les préjugés nationaux, étendent la sphère de nos idées. L'Esprit-Saint a donné sa sanction à cette vérité (a), qui est d'ailleurs une vérité d'expérience, pour les âmes sages, fortes & courageuses qui avec des principes bien affermis, des connoissances & des mœurs, ont cherché dans les voyages des lumières, & des leçons d'autant plus précieuses & plus profondément gravées, qu'elles sont laborieusement & péniblement acquises (b). Les voyages peuvent donc être utiles, mais ils ne conviennent qu'à ceux qui sont assez sûrs de leur vertu & de leurs principes pour soutenir impunément le spectacle des vices & des folies des différens peuples; ils ne conviennent donc qu'à un petit nombre d'hommes. (c)

(a) *Sapiens ad terram alienigenarum gentium pertransiet. Bona etiam & mala in hominibus tentabit.* Eccli. 39. *Multa vidi errando & plurimas verborum consuetudines : aliquoties usque ad mortem periclitatus sum horum causâ, & liberatus sum gratiâ Dei.* Eccli. 34.

(b) De retour sous son toit, tel que l'airain sonore,
Qu'on cesse de frapper & qui résonne encore,
Dans la tranquillité d'un loisir studieux,
Il repasse en esprit ce qu'il a vu des yeux.
Dans cent climats divers présent par la pensée,
Son plaisir dure encor quand sa peine est passée.
Disc. sur les voyages, 1 Juin 1775, p. 776. — Sages réflex. de Pluche, *Speët. de la nat.* t. 7, p. 448.

(c) C'est à cette matière que l'on peut particulièrement appliquer la maxime d'Horace :
Sincerum est nisi vas, quodcunque infundis, acefcit.
Et, comme disoient nos bons vieux philosophes
Tome I. G

L'orateur le renfermant dans le point précis de la question, examine si les voyages peuvent être bons aux jeunes-gens, tels qu'ils sont aujourd'hui ; & il prouve que les voyages ne peuvent leur former l'esprit, & nuisent infailliblement à leurs mœurs. L'inutilité, & le danger des voyages pour la jeunesse. Voilà les deux parties de son discours.

Pour s'instruire par les voyages, il faut déjà être fort savant & beaucoup plus qu'il n'est possible de l'être à un jeune-homme de dix-huit ou vingt ans. Il faut d'abord se mettre en état d'entendre les hommes qu'on va étudier, & d'en être entendu ; il faut donc savoir plusieurs langues & à cet âge ce n'est pas peu de chose. — Le choix de ce qu'il faut voir & observer demande aussi une prudence & un discernement fort au-dessus de la portée d'un jeune-homme. Souvent il perdra l'occasion de s'instruire des mœurs d'un peuple, parce qu'il ne soupçonnera pas qu'on puisse trouver d'instruction dans plusieurs objets frivoles & méprisables en apparence. Peut-être pourroit-on suppléer à l'ignorance du jeune voyageur en lui donnant un Mentor très-instruit, capable de lui indiquer les objets dignes de son attention & la manière dont il faut les voir ; mais alors il se croira dispensé de ré-

qu'on appelle *Arates*, & qui dans un Latin réellement un peu arabe exprimoient de grandes vérités : *Quidquid recipitur, per modum recipiendis recipitur.* — Apologue naïf & d'une application palpable, 1 Déc. 1774, p. 638.

fléchir & de juger par lui-même ; il aura les idées de son guide , & n'aura pas les siennes ; il écrira à sa famille de belles relations dictées par la vanité & l'intérêt du gouverneur ; ce sera un automate qui , séparé du ressort qui le met en jeu , n'aura plus ni mouvement ni vie. — La connoissance de l'histoire est sur-tout nécessaire pour répandre un vif intérêt sur les voyages : en parcourant les pays , on se rappelle les scènes mémorables dont ils ont été le théâtre , les grands hommes qui les ont illustrés. Ce souvenir embellit & vivifie , aux yeux de l'homme instruit , les régions même les plus incultes , & les déserts les plus sauvages. — Les productions de la nature & des arts sont encore un des grands objets de curiosité & d'instruction qu'on se propose dans les voyages. Mais , pour les observer avec fruit , il faut les connoître ; il faut avoir étudié à fonds l'histoire naturelle & les procédés des artistes. Les merveilles d'une manufacture sont perdues pour celui qui en ignore le mécanisme.

Mais si les voyages sont inutiles pour les jeunes-gens , par-là même ils sont dangereux : n'ayant point d'objet qui les intéresse & qui puisse les amuser honnêtement , ils se font à eux-mêmes des amusemens nuisibles. Incapables d'étudier le caractère & le gouvernement des peuples étrangers , ils en adoptent les vices , les ridicules & les préjugés ; à force de voir des abus autorisés dans un pays , condamnés dans un autre , ils sont tentés de croire qu'il n'y a point des principes généraux de morale , & que les mœurs sont , comme les habits , des cho-

ses de mode & d'usage. Loin de leurs censeurs naturels qui ont le plus grand intérêt à veiller sur leur conduite, loin de leur famille, de leurs amis, de tous ceux dont ils sont connus & dont ils peuvent redouter l'opinion, sans aucune occupation qui les fixe & les arrache à l'ennui, sans aucun autre frein que la compagnie d'un guide mercénaire qui souvent leur en impose fort peu & dont il n'est pas difficile de mettre la vigilance en défaut, est-il étonnant que de jeunes voyageurs, sans expérience & sans principes, cherchent à se distraire & à s'égarer par des plaisirs dangereux, & qu'ils charment leur oisiveté aux dépens de leurs mœurs ? — Ajoutons que cette vie ambulante, ces spectacles si variés qui passent rapidement sous les yeux du jeune voyageur, sans laisser aucune trace, cette foule de distractions qui se succèdent, émoussent en lui cette sensibilité précieuse, germe de tous les talens & de toutes les vertus : l'orateur à cette occasion fait éclater lui-même sa sensibilité d'une manière très-intéressante.

„ Le voyageur, à son retour, n'aime plus
„ rien. Tant d'objets multipliés, au lieu de
„ faire une impression profonde sur son
„ cœur, n'ont servi qu'à le partager. Ils
„ n'ont laissé dans son esprit qu'un désir
„ vague pour tout ce qu'il n'a pas. Son
„ âme, ouverte de toutes parts, n'a pu
„ retenir un seul objet d'affection. La sen-
„ sibilité, qui se nourrit dans le silence &
„ la retraite, s'est évaporée dans le tour-
„ billon qui l'a agité si long-tems. Il se
„ cherche en vain lui-même : tous ses sen-
„ timens sont hors de lui : il a des con-

„ noiffances : le malheureux ! il n'a pas un
 „ ami. Eh ! quel infensé eût voulu le de-
 „ venir ? Quel motif ou plutôt quel délire
 „ pourroit me pouffer à offrir mon cœur
 „ à un ingrat qui part demain ? „ — Enfin
 la vanité & la présomption font encore un
 des malheureux fruits des voyages mal faits.
 Fier de connoiffances superficielles & sou-
 vent fausses , ce jeune-homme croit tout-
 savoir parce qu'il a voyagé : „ s'il a tra-
 „ versé les Alpes , il se croit Annibal.....
 „ Le voyageur jeune & ignorant ne rap-
 „ porte donc de ses courses que des mœurs
 „ plus corrompues , des préjugés plus nom-
 „ breux , l'indifférence pour sa patrie , &
 „ pour tous les objets naturels de son af-
 „ fection , le goût , si coupable & si dan-
 „ gereux dans l'état social , de la paresse ,
 „ de l'indépendance , la froideur , la vanité ,
 „ & toutes les prétentions d'un petit esprit. „

Si l'orateur s'étoit moins scrupuleusement renfermé dans son sujet , il eût pu donner à son assertion sur les voyages bien plus d'étendue , & prouver que les voyages sont inutiles & dangereux à des hommes même qui ne sont ni jeunes ni ignorans. Car que conclure autre chose de tant de relations , dont les auteurs paroissent s'être imbus des erreurs & des vices de toutes les nations , & qui n'écrivent l'histoire de leur voyage que pour les transmettre à leurs concitoyens ; ou qui , en sens contraire , donnent l'em- preinte de leurs égaremens & de leur corruption personnelle à tout ce qu'ils voient , qui dessèchent les beautés naturelles , artifi- cielles & morales qui s'offrent sur leur route ,

par le souffle d'une philosophie caustique & empoisonnée ? Je ne rappellerai pas ici les preuves multipliées de cette manière d'ob-

* 1 Août servir ou de dénaturer les objets *. S'il en faut une toute récente, on la trouvera dans les *Lettres sur l'Italie* (Paris, 1788, 2 vol. in-8vo.), recueil de tout ce que l'impiété la plus brutale & la plus déraisonnante philosophie peuvent accumuler de mensonges & d'extravagances, de mesquines & puéres remarques, sur cette belle & intéressante région. On sait que l'auteur est M^r. Marguerite Dupaty, si célèbre par sa sensibilité à l'égard des trois assassins de Chaumont, & qui vient de mourir de chagrin pour avoir vu crouler le système qui devoit assurer à tous les scélérats une impunité générale (a). Peut-être aussi les vifs regrets que lui inspiroient l'abolition du paganisme & des obscénités Romaines, les ardens & inutiles desirs de les voir rétablis, ont-ils contribué à abrégé ses jours. Et comment verroit-on sans

(a) Outre que dans le nouveau système la conviction des coupables bien déterminés à nier le crime, devenoit impossible, le délai d'un mois apporté à l'exécution leur assuroit sinon toujours les moyens de s'échapper, au moins celui d'obtenir leur grâce (& il en est tant), ou celui de faire cesser la sentence (& il en est tant encore).... Défions-nous de ces citoyens sensibles qui regardent avec indifférence l'assassinat de l'honnête-homme, & remplissent de leurs clameurs les tribunaux pour arracher au supplice le scélérat qui l'a commis; qui exaltent le prix de la vie d'un homme, & renversent la base sur laquelle repose la sûreté & le bonheur de tous les hommes. — Div. observ. 15 Janv. 1779, p. 93. — 15 Mars 1786, p. 468.

une douleur mortelle : que les lieux autrefois habités par de tendres amantes, par Lesbie, Cinthie, &c. sont aujourd'hui souillés par des prêtres... Que le Panthéon est désert, que les dieux n'y sont plus... Que dans un lieu où l'on adoroit Vénus, on adore (honore) la Vierge ; qu'un Dieu sur une croix a pris la place d'un Dieu la fou-
dre à la main (a). On sent bien qu'avec

(a) Diroit-on que dans un royaume encore chrétien, où la religion, quelque affoiblie qu'elle soit, brille encore au moins dans ses dehors de tous les rayons de sa gloire, où ses fruits sont visibles & constans, la haine contre Dieu & son Christ pût être portée à cet excès étrange ? Il y avoit dans l'ancienne théologie scholastique la question *utrum possibile sit odium formale Dei*, & pour l'ordinaire l'on tenoit pour la négative. Non-seulement la négation, mais le doute fait l'éloge de nos bons ancêtres qui ne croyoient pas même possible la disposition la plus naturelle des ames perverses. Dès que la corruption du cœur a gagné l'esprit, il en résulte infailliblement la haine de l'ennemi essentiel & souverainement redoutable du mensonge, du vice & de la scélératesse quelconque. Delà ces déclamations perpétuelles dont nous sommes étourdis, contre la religion, son Eglise, ses ministres ; ces efforts pour diminuer son culte & l'impression de sa loi ; pour substituer au respect & à la crainte de son nom, ou la vaine parade des maximes philosophiques, ou tous les ressorts d'un libertinage effréné ; pour faire une diversion au sentiment profond que l'idée du Créateur produit dans tous les cœurs, par toutes les frivolités & extravagances imaginables. Tout cela sont les opérations directes & évidentes de ce que les anciens chrétiens regardoient comme impossible, & de ce qui est devenu parmi nous la disposition dominante des esprits ; disposition si fortement exprimée & détestée dans les saintes Lettres. *Ez.*

*Adversus
Dominum &
adversus
Christum
ejus. Psal. 2.*

de pareils chagrins la vie devient amère, & qu'un magistrat, soi-disant chrétien, qui en est une fois navré, ne peut aller bien loin.

D'autres voyageurs sans donner dans les égaremens d'une impiété aussi révoltante, exercent sur tout ce qui tient à la piété une critique âpre & dédaigneuse, dont l'impression ne peut être que funeste au commun des lecteurs, & scandalise certainement plus qu'elle n'édifie. Supposé même qu'ils attaquent des ridicules ou des abus réels, ces ridicules & ces abus ne sont pas ceux de nos jours; & on ne voit pas quel avantage il peut résulter de la peine qu'ils prennent de les corriger. Nous ne sommes plus au tems où le peuple croyoit trop facilement aux miracles, aux reliques & aux Saints, mais où, grace à nos philosophes, les Saints & souvent Dieu lui-même, sont un objet de dérision; dans le tems où l'on avoit à craindre des excès religieux, mais où l'on apperçoit toute la dépravation qu'entraînent l'incrédulité & l'irréligion. Nos réformateurs feroient donc bien d'oublier enfin ces mœurs des dixieme, onzieme, douzieme siècles, & de s'occuper un peu plus de celles du dix-huitieme. Toutes ces déclamations tiennent à une disposition d'esprit qui n'est pas loin de l'irréligion. On ne veut pas encore se jeter dans l'abyme de l'incrédulité, on en rejette les maximes for-

furgat Deus, & dissipentur inimici ejus, & fugiant qui ODERUNT EUM, a facie ejus. Psal. 67. Nonne qui ODERUNT TE, Domine, oderam? Psal. 138. Reddam ultionem hostibus meis, & his qui ODERUNT ME, retribuam. Deut 32.

nelles & directes ; mais on se concilie avec ce qu'elle a de moins offensant , on se déclare pour une infinité de choses qui n'y tiennent pas d'une manière trop sensible , mais qui dans le fonds y tiennent d'une manière très-réelle & très-étroite ; on ne déclame pas contre le christianisme , mais on blâme ses ministres & ceux qui le professent d'une manière particulièrement édifiante & austère ; on n'attaque pas la religion , mais on décrie des objets qui l'honorent & qui lui sont chers. C'est ce que l'apôtre regardoit comme une *incrédulité cachée dans le cœur , & un dessein conçu de de loin de se détacher de l'auteur de la vie* , comme une haine secrète de Dieu , comme une apostasie qu'on n'ose pas avouer encore , mais dont on sent toute la disposition & dont on défend déjà les conséquences. *Videte , fratres , ne forte sit in aliquo vestrum cor malum incredulitatis , discedendi a Deo vivo.* Heb. III. 12.

Mais sans nous arrêter à ce qu'il y a dans les *Voyages* modernes & les relations dont nous sommes inondés , de funeste pour les mœurs & les plus importantes vérités , on peut dire que leur inutilité se décide par les résultats contradictoires de toutes ces bruyantes descriptions , dont les objets sont aussi différens dans les divers tableaux que nos conteurs en font , que les Indes le sont de la Laponie , & le Spitzberg du Cap de Bonne-Espérance. Je lisois il n'y a pas longtemps sur ce sujet une lettre qui m'a paru aussi sensément qu'agréablement écrite ; j'en citerai ce morceau : „ Savary fait un voyage

* 15 Fév. 1787, p. 248. „ en Egypte * ; il décrit avec soin tout ce
 „ qu'il a vu, ou tout ce qu'il a cru voir ;
 „ il en forme un livre, il l'imprime ; je
 „ l'achete, je le lis ; j'y trouve du style,
 „ de l'esprit, de l'érudition, des vues phi-
 „ losophiques, d'heureux rapprochemens.
 „ Il appelle ma confiance, & je la laisse
 „ aller. Je crois connoître enfin l'une des
 „ plus belles parties du globe. Me voilà
 „ bien content d'avoir lu Savary. „

„ Point du tout : un brave jeune-homme
 „ a de même la fantaisie de courir le monde.
 „ Il va véritablement, sur les lieux, les faits re-
 „ cueillis dans les *Lettres sur l'Egypte*. Le
 „ malheureux Savary voit son édifice tom-
 „ ber en ruine. A peu de chose près, M. de
 „ Volney a tout contredit, tout renversé,

* 15 Oct. 1787, p. 237. „ tout détruit *. „
 „ Les amours propres les plus robustes
 „ ne tiendroient pas contre une aussi cruelle
 „ humiliation. Savary meurt sans avoir pu
 „ répliquer, ou sans avoir eu le tems de
 „ le faire. „

„ Et comme chacun doit avoir son tour,
 „ arrive ensuite M. de Peyssonnel, qui se
 „ moque très-sérieusement de M. de Vol-
 „ ney, & de ses *Considérations sur la guerre*
 „ *actuelle des Turcs* *. „

* 1 Sept. 1788, p. 22. „ J'en pourrais citer une foule d'autres
 „ qui ont eu le même sort. „

Que conclure de tout cela ? Sinon que
 la plupart des voyageurs, ceux même qu'on
 regarde comme des savans, ne savent pas
 voir ni duement raconter ce qu'ils ont vu,
 qu'ils savent encore moins réfléchir ; & sur-
 tout qu'ils ne sont pas propres à nous in-
 struire par leurs bavardes relations ; que par

conséquent ils feroient mieux de rester dans le sein de leurs foyers, d'y étudier leurs devoirs, la première & la plus importante science de l'homme & du citoyen, qui suffit seule pour l'occuper tout entier, & qu'on n'apprend point en voyageant. Qu'ils servent leur pays; qu'ils soient utiles à leur famille, à leurs amis, à leurs concitoyens: ils seront meilleurs & plus heureux que s'ils menaient une vie errante, promenant de contrée en contrée leur inquiète curiosité.



Analyse & examen de l'Antiquité dévoilée, du Despotisme oriental & du Christianisme dévoilé, ouvrages posthumes de Boulanger; par un Solitaire. A Paris, chez la veuve Duchesne, 1788. 1 vol. in-8vo. de 400 p.

POUR être prévenu en faveur de cet *Examen*, il suffit de savoir que c'est le même auteur qui a analysé Jean-Jacques Rousseau, Court de Gébelin, & les économistes (a). Ce Solitaire possède éminemment l'art de présenter & de développer de la manière la plus lumineuse les systèmes des auteurs qu'il examine, malgré tous les soins qu'ils ont souvent pris de les envelopper & de les déguiser: art très-rare, très-difficile, qui suppose une grande sagacité, un jugement profond, une logique excellente.

Nos incrédules, comme nous l'avons plus d'une fois observé, n'ont sans doute pas de système bien suivi. Leurs écrits four-

(a) 15 Août 1788, p. 571.

millent de contradictions & d'inconséquences ; sur-tout lorsqu'il s'agit d'établir quelque opinion sur les débris de celles qu'ils abattent. Mais ils ont chacun quelque plan de destruction , quelques idées favorites sur lesquelles portent leurs efforts , & c'est l'ensemble & le résultat quelconque de ces idées que le Solitaire examine. Son ouvrage contre Boulanger (a) est divisé en trois parties. La première contient l'analyse du système ; dans la seconde , il en discute les principes que l'empirique Boulanger avoit puisés dans les délires d'une désolante philosophie ; & dans la troisième , il expose la vraie route du bonheur , en indiquant le seul & unique remède aux maux de l'humanité. Dans les deux dernières parties , mais principalement dans la troisième , le Solitaire quitte la voie de l'analyse , & il devient lui-même auteur : il renverse & il détruit tous les principes , tous les raisonnemens de Boulanger ; & ceux qu'il substitue sont si vrais , si sages , si religieux , si conformes à la raison & à l'ordre des choses , qu'il n'est pas possible à un esprit juste de ne pas y acquiescer complètement.

On trouve à la fin de l'ouvrage le précis raisonné des quatre systèmes. On n'en a retranché que les ornemens & les accessoires ; & par ce retranchement , les preuves & les conséquences de chaque système se trouvent

* Août
1770, p. 81.

(a) M. Bergier a victorieusement réfuté les erreurs de Boulanger dans *l'Apologie de la religion* *. L'auteur les a rétractées à la mort. Son roman de physique est discuté dans *l'Examen des époques de la nature*.

naturellement rapprochées ; & le lecteur a la satisfaction d'appercevoir d'un coup-d'œil , non-seulement l'ensemble de chacun de ces systèmes , mais de plus , en quoi ils se ressembtent & en quoi ils difèrent.



*Almanach littéraire, ou Etrennes d'Apollon ,
par M. d'Aquin de Château-Lyon. A
Paris, chez la veuve Duchefne , 1789.
vol. in-12. de 288 p.*

CET almanach est , comme celui que nous
avons fait connoître l'ordinaire dernier *, * p. 29.
intéressant par plusieurs anecdotes. En voici
quelques-unes.

„ Une dame de Province , nouvellement
arrivée à Paris , demandoit à Fontenelle :
Monsieur, qu'est-ce donc que ce fauteuil aca-
démique, dont j'ai tant entendu parler ? —
Madame, lui répondit le philosophe, c'est
un lit de repos où le bel-esprit sommeille. „

„ Louis XIV disoit à quelqu'un , en lui
faisant admirer Versailles : *Savez-vous qu'il*
n'y avoit ici qu'un moulin à vent ? — Sire,
lui répondit-il, le moulin n'y est plus, mais
le vent y est toujours. „



La vraie maniere d'élever les princes destinés à régner , avec des notes historiques.
A Paris , chez Poinçot , 1788. 2 vol. in-12.

Nous avons déjà plusieurs ouvrages sur cette matiere si intéressante : les Fénelon , les Duguet nous ont donné des observations sur ce sujet ; mais on ne sauroit trop les multiplier , dans un tems où toutes les notions de l'éducation sont effacées ; & où celle des princes offre aux peuples destinés à leur obéir , la perspective la plus alarmante. Si on réfléchit que par la destruction des loix & des constitutions nationales , par l'empire du despotisme le plus affreux , toute une nation dépend de la *seule* volonté d'un seul , on comprend mieux encore de quelle importance est l'éducation des princes.

L'auteur trace une forte d'esquisse des qualités que doit avoir le gouverneur d'un prince appelé à la couronne. Il veut que les premieres semences qu'il jette dans l'ame de son auguste élève , soient celles de la religion. „ Il n'y a que la religion seule , dit „ l'auteur , qui soit capable de dompter le „ caractère altier d'un prince qui auroit de „ la propension à devenir despote. Que les „ hommes qui la combattent , ou qui la regardent comme une chose indifférente , „ entendent bien peu leurs intérêts ! ils ne „ font pas attention qu'un souverain qui „ secoue ce joug , n'a plus de moyens de „ rentrer en lui-même , en cas qu'il s'é-

gare : elle seule parle aux princes dans le secret de la nuit , dans le silence du cabinet , & lorsque chacun tremble en leur présence , elle les fait trembler à son tour ; elle seule s'attache à leur conscience pour les tourmenter ; & plus ils se croient dispensés de rendre compte de leur conduite , plus elle les poursuit , & leur présente l'image d'un Dieu vengeur . Ces réflexions sont incontestables ; les princes les plus ignorans n'en méconnoissent pas la vérité. Mais qu'arrive-t-il delà ? C'est que lorsque la manie du despotisme les saisit , c'est à la religion qu'ils portent les premiers coups , pour se délivrer de ses importunes leçons.

On trouve , à la fin du volume , des notes historiques , dont plusieurs se font lire avec beaucoup d'intérêt , entre autres celle-ci : „ Un célèbre directeur , qui avoit eu la confiance de plusieurs grands , disoit un jour : *je voulus en faire des hommes , & je ne pus en venir à bout , tant il est difficile d'imposer aux grands des sentimens d'humanité* „. C'est sur-tout lorsque la dureté s'unit à l'hypocrisie du langage & des manières populaires , que les grands deviennent terribles & qu'ils dévorent le pauvre , comme dit le prophète , en faisant semblant de vouloir se l'attacher : *Insidiatur ut rapiat pauperem , rapere pauperem dum attrahit eum.* Psal. 10.



LA BONNE COMPAGNIE.

OBSERVER l'effet d'un pompon,
Et méconnoître un caractère;
Applaudir un joli sermon,
Et réformer le ministère;
Rire d'un projet salutaire,
Et s'amuser d'une chanson;
Immoler les mœurs aux manières,
Et le bon-sens à de bons-mois;
Dire gravement des misères,
Siffler l'air simple d'un héros,
Et courir après des chimères;
Se flétrir dans la volupté,
S'ennuyer d'un air de gaieté,
N'avoir de l'esprit qu'en faillie,
Paroître poli par fierté,
Perfide par galanterie,
Généreux sans humanité;
Médire par oisiveté,
Quelquefois par méchanceté;
Changer d'amant par fantaisie,
Aimer un grand par vanité,
Un jeune fat par jalousie;
Voilà ce monde tant vanté :
Telle est la bonne compagnie.



NOUVELLES



NOUVELLES POLITIQUES.

P O L O G N E.

VARSOVIE (*le 20 Décembre*). Le baron d'Asch, conseiller d'état & ministre résident de l'impératrice de Russie près de cette cour, vient de recevoir le triste avis que l'un de ses fils a été tué devant Oc-zakow. Le prince Potemkin avoit chargé le général Maximowicz d'ériger une nouvelle batterie tout près de la forteresse ; lorsqu'elle fut presque achevée, le général s'y rendit avec 34 soldats & quelques officiers, parmi lesquels se trouvoit le jeune baron d'Asch. Mais à peine eurent-ils mis le pied sur la batterie, qu'un détachement fort nombreux de Turcs sortit de la forteresse ; ils s'étoient traînés par les ravins & surprirent les Russes, au moment où ils s'y attendoient le moins. Le général fut massacré & tout son détachement taillé en pièces. Il est vrai que l'ennemi fut mis en fuite, peu de tems après, avec perte de 150 tués ; mais les Russes ont perdu un bon général, & le baron d'Asch un fils qui donnoit les plus grandes espérances. On l'a trouvé mort l'épée à la main, à côté de son général. L'un & l'autre avoient la tête emportée, ainsi que plusieurs officiers.

Le 9 de ce mois, le maréchal de la diète ouvrit la 32^e séance par un discours dans

lequel rappelant à S. M. la promesse qu'elle avoit faite , de nommer des représentans dans les cours étrangères , il lut les noms des personnes que la nation désignoit pour remplir ces places , & S. M. les accepta. Ces ministres étoient : pour Vienne , M. Woyna ; pour Versailles , M. Stanislaus Potocki , nonce du palatinat de Lublin ; pour Constantinople , M. Pierre Potocki , staroste de Szczerzec & nonce de Podlachie ; pour Pétersbourg. M. Stanislas Potocki , grand-maître d'artillerie de la couronne ; pour Berlin , M. le prince Czartoriski , grand - panetier de la couronne. M. Bukaty , ministre actuel à la cour de Londres fut confirmé dans son poste. M. Severin Potocki , nonce de Bracław , présenta le projet d'une députation de la diete , qui seroit chargée du travail des affaires étrangères. Il fit à ce sujet un discours dont voici la péroraison.

Des milliers de citoyens rassemblés aux diétines , ont permis , ont demandé même qu'on les chargât d'impôts onéreux , pourvu que leur produit fût employé à défendre la patrie. Si ces mêmes citoyens pouvoient assister à nos délibérations , voici sans doute le discours qu'ils tiendroient aux ministres que nous venons de nommer ; voici quelles seroient leurs instructions :

» O ! vous , (*disoient-ils*) que nous avons
 » choisis pour représenter la nation , avec
 » plus de dignité & de fidélité qu'elle ne
 » l'a été jusqu'à présent , rendez-vous au
 » plutôt aux lieux de votre destination ;
 » dites l'état des choses tel qu'il est , non
 » tel que l'ont dépeint des hommes inté-
 » résés à la faire voir sous un faux jour.

„ Il est une triste vérité dont pourtant il
 „ faudra convenir ; c'est que nous sommes
 „ un peuple foible , subjugué , méprisé :
 „ mais ajoutez que ce peuple veut avoir
 „ des forces , veut être libre , & que s'il
 „ est méprisé , c'est que quelques individus
 „ l'ont couvert de l'ignominie qu'eux seuls
 „ méritoient. Dites encore que les Polonois
 „ ne songent point à attaquer , mais à se
 „ défendre ; car ils savent qu'ils sont foi-
 „ bles ; mais ils savent aussi que la foiblesse
 „ peut trouver des ressources dans le dé-
 „ sespoir : & ils aimeront mieux n'être plus ,
 „ que d'exister pour nourrir l'orgueil de
 „ quelque maître étranger que ce soit. „

*Sire , on ne peut point douter que ce ne
 soit là le sentiment unanime de toute la na-
 tion. Les discours que V. M. entend tous les
 jours , doivent l'en convaincre ; ceux que
 l'on tient loin de cette capitale , respirent le
 même patriotisme ; & je demande si de pa-
 reilles instructions ne vaudroient pas mieux ,
 que celles que nos ministres ont eu jusqu'à
 présent , & dont nous ne pouvons juger que
 par leurs effets. Quant au détail de la cor-
 respondance avec les ministres , je ne crois
 pas que l'on puisse s'en occuper dans une
 assemblée aussi nombreuse que la nôtre , &
 chargée d'ailleurs de plus grands intérêts. C'est
 pourquoi je présente ici , le projet d'une dé-
 putation des états , pour les affaires étran-
 geres.*

Dans la 36^{me}. séance , tenue le 13 de ce
 mois , il fut enfin résolu , à la pluralité de
 92 voix contre 35 , que la nouvelle com-
 mission de guerre résideroit à Varsovie. —
 Dans la 38^{me}. séance qui eut lieu le 16 , il

fut question entre autres , de l'offre que vient de faire aux états le prince de Radzivil , vaivode de Vilna , de lever & d'entretenir à ses frais , 4 régimens d'infanterie , & 2 de cavalerie , ensemble 6 mille hommes , pour le service de la république , à condition qu'il fera le chef de ces troupes , & qu'en tems de paix elles cantonneront sur ses biens. Le comte Potocki , ci-devant vaivode de Russie , y renouvella son offre de 10 mille hommes , aux mêmes conditions.

Les états paroissent tous les jours moins disposés en faveur de la Russie. On en jugera par le discours suivant , que M. Miaczynsky : inspecteur-général de la cavalerie & nonce de Czernieckow , a tenu dans une des séances précédentes.

Ceux d'entre nous qui joignent à une pénétration profonde dans la politique , le talent d'une éloquence persuasive , doivent sans doute , en prenant plus souvent la parole , l'employer à éclairer & convaincre les autres. Il n'en résulte cependant pas , que celui que la nature a moins avangé , soit condamné au silence , quand il a le discernement d'apprécier les avis ouverts , par ceux qui veulent réellement le salut de la nation.

Cédant à la force de la conviction & de la vérité , je ne puis donc me dispenser d'appuyer les avis de ceux des sénateurs & nonces , qui ont conseillé d'arrêter ou de suspendre pour un moment l'établissement de la commission militaire , pour reconnaître & pour mettre à profit les offres d'amitié dont S. M. le roi de Prusse veut bien nous honorer ; offres , dont la droiture & la sincérité ne peuvent être suspectes , de la part d'un monarque aussi magnanime que puissant.

L'offre d'une alliance aussi avantageuse que la sienne , renouvelée par sa dernière déclaration , ne donne-t-elle pas à ce généreux monarque , le droit de s'attendre de notre part , à des démarches in-^{spen}.

sables pour concourir à un but aussi glorieux & aussi salutaire ?

Sa maniere d'agir doit nous convaincre qu'en nous offrant son amitié, il est éloigné de vouloir nous contraindre à l'accepter. Ses procédés envers nous sont bien différens de ceux de cette autre puissance : puisque l'aneantissement de notre liberté, & la mort de milliers de nos freres, ont été les fondemens sur lesquels la Russie a cherché d'établir son alliance avec nous. Si la prétendue amitié de cette dernière, nous expose aux plus funestes effets, si elle nous contraint à nourrir & habiller ses troupes, à lui fournir des recrues, à consentir à l'enlèvement de nos paysans, à en souffrir enfin toutes sortes d'oppressions, je demande, ce que nous avons à redouter de pire de son inimitié, si même elle se déterminoit à nous la déclarer comme nous semblons en avoir déjà été menacés par son ambassadeur.

Loin de dédaigner ses offres, nous devons donc nous empresser de recourir à S. M. le roi de Prusse, qui veut faire notre conquête, non par ses armes, mais par sa magnanimité. C'est pourquoi, je suis d'avis que nous envoyions sans délai un ambassadeur à la cour de Berlin. Je desirerois voir Mr. le prince Czartoriski, Stolnik de Lithuanie, revêtu de cette qualité. Ce citoyen, qui dans le tems le plus orageux de la république, n'a jamais plié sous aucun joug, sera un digne représentant d'une nation libre, auprès d'un monarque généreux.

Suspendons pour un moment la commission militaire en faveur de cette mission, aussi essentielle que pressante. Ne craignons pas qu'un retard dans l'établissement de cette commission militaire, puisse accélérer la paix entre les puissances belligérantes ; craignons plutôt qu'un manque de zèle à l'égard de S. M. le roi de Prusse, ne porte atteinte à la confiance que ce monarque met en nous.

Hâtons-nous d'assurer le sort de la patrie ; mais hâtons-nous unanimement. Sire ! dans le dernier discours que V. M. nous a tenu, elle s'est acquittée de la reconnoissance que son cœur vertueux sembloit lui prescrire envers la Russie. Elle étoit sans doute dirigée par les intentions les plus salutaires pour la patrie. Mais la perversité de ceux en qui elle a placé sa confiance, a voulu la montrer aux yeux

de l'Europe, comme ayant encouru la méfiance de ses sujets, par l'accusation d'avoir voulu, elle & ses ministres, contracter une alliance contre le gré de la nation. Vous allez sans doute, Sire, vous justifier aux yeux de la prévention, des imputations erronées dont on a voulu vous charger, en accédant vous-même au lien d'une alliance, qui promet le bonheur de la patrie, & en envoyant à cet effet au plutôt un ambassadeur à la cour de Berlin.

On prétend qu'il regne quelque froideur entre les deux cours impériales, à l'occasion du mauvais succès de la dernière campagne, attribué en partie à l'inaction des armées Russes en Moldavie. Il paroît certain néanmoins que ces deux cours devront s'entendre pour une seconde campagne, qu'il ne sera guère possible d'éviter, attendu qu'on est informé par des lettres de Constantinople, en date du 1^{er} Novembre, qu'à cette époque, on n'y parloit que de guerroyer, & de la résolution de désabuser pour long-tems les puissances Européennes du projet d'expulser les Turcs en Asie.

On apprend que les Russes ont exigé sur le territoire de la Pologne 2000 chevaux de trait, & même ont envoyé des troupes, pour contraindre les habitans à les leur fournir. Mais le général Polonois Lubowiezky, qui commande la cavalerie Polonoise sur ces frontières, ayant été informé de ce procédé des Russes, se posta avec un fort détachement à l'endroit où il savoit que les Russes devoient passer. Dès qu'ils arrivèrent, il fit faire feu sur eux, en tua plusieurs, dispersa les autres, & reprit les 2000 chevaux.

T U R Q U I E.

CONSTANTINOPLE (*le 21 Novembre*). Le 5, il arriva à Bujukderé un Ghirlangis ve-

nant d'Oczakow & chargé de dépêches de la part du capitain-bacha, lesquelles furent aussitôt portées au Caïmacan, pour être remises à S. H. A l'air de satisfaction que tous nos ministres firent paroître sur leurs visages, le public jugea d'abord qu'il étoit question de quelque avantage considérable que la flotte Ottomane avoit remporté sur les Russes ; mais nous apprîmes le lendemain qu'il ne s'agissoit ni de combat, ni de victoire ; mais des secours efficaces que le capitain-bacha étoit parvenu à jeter dans Oczakow à la joie inexprimable des assiégés. On dit que 30 bâtimens de transport, ayant à bord environ 8 mille hommes, avoient eu le bonheur de se glisser dans la rade, sans avoir reçu le moindre dommage des batteries ennemies. Cette dernière circonstance nous paroît un peu exagérée ; mais dans le fond on ne sauroit nier que la place n'ait été ravitaillée.

Le divan, pour exciter d'autant plus dans les soldats l'ardeur de la guerre, vient de faire frapper de nouvelles monnoies, qui portent l'inscription suivante en Arabe. *Il y a un Dieu ; il y a un prophete. Mahomet est son nom. Les vraies victoires viennent de Dieu, qui est notre roi : c'est lui qui enseigne à prier, à croire & à vaincre. Le dieu de Mahomet est notre dieu. Les prophetes de dieu sont Mahomet, Abubekir-Omar & Ali. ô Mahomet, seul maître des richesses & des victoires ! Qu'il te soit cher & sacré, le sang qui sera répandu dans les batailles contre les mécréans !*

Des lettres d'Egypte mandent que le baron de Thorus, qui a été consul de la cour

de Pétersbourg à Alexandrie , étant arrivé à Damiette sur la frégate du capitaine Guglielmi , trouva moyen de faire parvenir une lettre particuliere à Ismaïl-Bey , commandant dans ladite province. A la réception de cette lettre , le bey dépêcha d'abord 2 officiers de marque à Damiette , pour conférer avec le baron de Thorus , & le conduire au Caire en leur compagnie. S'étant donc embarqués sur le Nil , le 11 Septembre , l'envoyé Russe fut présenté le 16 à Ismaïl-Bey qui se trouvoit dans son camp. Il lui fit voir les pleins-pouvoirs que l'impératrice lui avoit donnés , pour traiter avec les beys d'Egypte ; en lui témoignant le dessein de sa souveraine , que cette province restât indépendante de la Porte , sous le gouvernement de ses beys ; avec assurance que S. M. I. les protégeroit de toutes ses forces maritimes , qui devoient paroître incessamment dans la Méditerranée. Après l'avoir écouté , Ismaïl-bey le fit conduire par ses gardes devant le bacha , qui sur le champ le fit enfermer dans le château , & en rendit compte à la Porte , en attendant les ordres qu'elle voudra lui donner à ce sujet. On prétend que M. Regnaud , agent de France à Damiette , qui étoit en liaison avec le baron de Thorus , & qui l'avoit accompagné au Caire , avoit en même tems été arrêté ; & l'on craint qu'il n'éprouve des désagréemens , si l'on vient à découvrir qu'il étoit d'intelligence avec lui. Au départ des lettres d'Alexandrie , Ibrahim & Murat beys se trouvoient à la proximité du Caire avec leurs armées ; l'événement , dont on vient de parler , ne peut que leur être très-désagréa-

ble, en détruisant l'espérance qu'ils avoient fondée sur quelque diversion, & sur l'appui de la flotte Russe.

E S P A G N E.

MADRID (*le 23 Décembre*). La maladie du roi, qui ne paroissoit être qu'un gros rhume, a pris une fin bien différente de l'espérance, que nous avions dans les commencemens. La nuit du vendredi au samedi 13 de ce mois, la fièvre augmenta si fortement, la poitrine s'embarraffa, & les autres symptômes devinrent si dangereux, que les médecins jugerent, que l'on devoit administrer le viatique à Sa Majesté. Ces fonctions solennelles furent faites à 11 heures du matin par le patriarche des Indes, vice-grand-aumônier, accompagné du cortège accoutumé. L'état du roi continua d'empirer, de sorte qu'on lui donna l'Extrême-Onction à 5 heures du soir, sur la demande que S. M. en avoit faite expressément pour la recevoir avec sa pleine connoissance : elle confirma ensuite le testament scellé & cacheté, qui étoit déjà prêt ; &, après avoir reçu la bénédiction papale du nonce du St. Siege, elle expira 40 minutes passé minuit, dans la nuit du samedi au dimanche 14 de ce mois : elle a conservé jusqu'à la fin une tranquillité égale à la fermeté, à la résignation, & à la piété, qu'elle a montrée durant tout le cours de sa maladie, comme durant le reste de sa vie. Le respect, dû à tant de vertus, joint à l'amour filial du prince & de la princesse des Asturies, nos souverains actuels, ainsi que des autres personnes de la famille-royale, ont changé

en la douleur la plus amere, les craintes que leur avoit causé la maladie du roi, leur pere : une seule consolation, qui doit adoucir la vivacité de ces sentimens, c'est la certitude, qu'ils ont, qu'il n'y a pas un seul sujet, qui ne les partage. (a)

Le testament du roi contient les legs sui-

(a) Voici le portrait que trace de Charles III, Henri Swinburn dans son *Voyage en Espagne*, en 1775 & 1776. „ Ce roi est de la plus stricte probité, incapable d'adopter aucun projet, à moins qu'il n'ait la persuasion intime qu'il est juste & honnête. Il est sévère dans sa morale, & fortement attaché à sa religion. La régularité de sa vie le rend très-rigide sur celle de ses enfans; il les force de passer autant de tems, soit à la chasse, soit à la pêche, qu'il en passe lui-même. Il les oblige à cela, parce qu'il pense que le désœuvrement mène aux égaremens. Il adresse rarement la parole aux jeunes gens de sa cour; mais il prend un grand plaisir à causer & à plaisanter avec les personnes qui sont à-peu-près de son âge. Les arts & les sciences ont eu un protecteur magnifique dans Charles III: il a d'autant plus de mérite à leur accorder cette protection, qu'il n'a pas naturellement de prédilection pour les beaux arts; mais il les encourage, parce qu'il croit qu'il est du devoir d'un roi de les chérir, & de les faire fleurir dans son royaume. „ Swinburn ajoute: „ Le prince des Asturies est taillé en athlète, & en a toute la force. Son maintien est sévère, & sa voix rude. La princesse son épouse, a une santé bien délicate; mais elle est pleine de feu & de gaieté. Sa douceur & son excellent naturel ont beaucoup adouci le caractère de son mari; & ce prince paroit prendre plus de plaisir à passer avec elle des momens tranquilles dans l'intérieur de sa famille, qu'à parcourir les bruyeres, pour faire la guerre au gibier. „

vans. 1°. Au roi des Deux-Siciles son fils, sa toison d'or de diamans, dans l'espérance qu'il renoncera à sa succession, ayant été suffisamment pourvu. 2°. A la princesse des Asturies, sa belle-fille, aujourd'hui reine d'Espagne, son plus beau diamant. 3°. A la grande-duchesse de Toscane & à l'infante Josephine, ses deux filles, tous ses autres diamans. Enfin à l'infant D. Antoine son fils, & à l'infant D. Pedro son petit-fils, tous les biens dont il pouvoit disposer.

Notre nouveau monarque a fait entrer au conseil la reine son épouse, qui assiste à l'ouverture de toutes les dépêches. La prudence & la piété de cette princesse ont mérité la confiance de son époux & celle de toute la nation. M. le comte de Florida-Blanca reste premier ministre, & conserve auprès de son maître la confiance dont l'honoroit le roi défunt. S. M. a déjà donné ordre que son ministre de la Marine travaillât régulièrement avec lui deux fois, & les autres une fois par semaine. Ce prince n'a pas pour la chasse le goût dominant, qui distinguoit le feu roi; & son premier soin a été, dit-on, de faire fermer ses parcs, afin que les bêtes fauves ne puissent vaguer dans les campagnes, comme par le passé. Il est vrai, que le roi, son pere, payoit les dégâts, qu'elles faisoient, & il donnoit, année commune, près de cinq millions pour cet objet; mais son fils aime mieux encourager la culture & la population que de pensionner des fainéans qui, sûrs d'être indemnifiés par leur prince, cultivoient sans doute fort mal leurs possessions.

P O R T U G A L.

LISBONNE (*le 14 Décembre*). On a parlé à diverses reprises & de différentes manières de la conspiration tramée contre le gouvernement de Goa dans les Indes. En voici de nouveaux détails, auxquels il semble qu'on doive plutôt se fier, puisqu'ils ont été apportés par le navire que ce gouvernement envoie tous les ans en Europe. „ On sait que Tippoo-Saïb s'est accordé avec une certaine puissance d'Europe pour s'emparer de toutes les possessions Européennes dans l'Inde, que cette puissance a résolu d'y abandonner celles qu'elle y a elle-même & qui sont dans un état de foiblesse à ne pouvoir être défendues contre une puissance rivale, sans des frais & des efforts extraordinaires. Tippoo, fidele à ce plan, paroît avoir voulu commencer par les Portugais avant d'en venir aux Anglois, quoiqu'on puisse douter que ce fût l'ordre des choses convenues avec la puissance alliée ; il paroît qu'il avoit ménagé quelque intelligence dans Goa, mais il a été mal servi. „ — „ Tout ce que quelques feuilles publiques ont dit des rapports de Tippoo avec les prêtres de Goa, est une fable ridicule, comme si des ministres de l'évangile pouvoient avoir quelque intérêt à passer d'un gouvernement chrétien sous un despote sanguinaire & idolâtre. „

S U E D E.

STOCKHOLM (*le 19 Décembre*). Le duc Charles de Sudermanie est parti d'ici le 6 de ce mois, pour aller joindre le roi à Gothenbourg. Après s'y être concerté avec S. M.

sur les dispositions ultérieures à prendre pour la défense du royaume, S. A. R. est attendue de retour ici : & l'on croit, qu'alors elle repassera immédiatement en Finlande. La manière dont ce prince a reconduit la flotte royale de Helsingfors & de Sweaborg à Carelskrona, est universellement regardée comme un chef-d'œuvre : elle étoit déjà si bien prise par les glaces dans ces deux ports, que l'on pouvoit passer à pied sur plusieurs des vaisseaux, qui la composoient : elle se mit en mouvement le 20 Novembre, au nombre de 25 vaisseaux de guerre ou frégates ; & il s'écoula trois jours, avant qu'à force de fatigues, de peine, & de travaux l'on eût percé par des glaçons énormes jusqu'en pleine mer. Comme les officiers firent difficulté de se rendre responsables des dangers imminens, auxquels l'on sembloit les exposer, en hasardant les vaisseaux & les équipages au milieu des glaces, dans une saison aussi avancée, le duc de Sudermanie, en qualité de grand-amiral & de commandant en chef, prit toute la responsabilité sur lui seul ; &, ayant remis le commandement en chef dans la Finlande au lieutenant-général de Possé, il se mit lui-même avec son vaisseau à la tête de la flotte : mais, à peine eut-on gagné la pleine mer, qu'il tomba un brouillard des plus épais, dans lequel les vaisseaux, agités par un vent violent, qui souffloit en même tems, auroient pu aisément arriver les uns sur les autres & se causer de grands dommages. Le duc se vit forcé ainsi à donner le signal, que chaque vaisseau fit seul sa route & tâchant de se sauver le mieux qu'il pût. La flotte se

disperfa alors , à 3 ou 4 lieues Suédoifes un vaiffeau de l'autre : & , quoique plusieurs , notamment le vaiffeau de guerre *la Sophie-Madeleine* , touchèrent fur les bancs de fable , ils font tous rentrés néanmoins , fans dommage confidérable , à Carelsrona , où ils pourront à préfent fe réparer aifément durant l'hiver. Au printems prochain l'on compte , que la flotte pourra être encore augmentée de 15 tant vaiffeaux de ligne que frégates. Peut-être qu'au mépris de la faifon la plus rigoureuse , elle ne fe paflera pas tout-à-fait tranquillement en Finlande , d'autant plus que le général de Sprengtpor ten , que la cour de Suede a publiquement accusé comme un transfuge & comme l'auteur des maneges pour aliéner ce grand-duché & l'armée Finlandoife de la fidélité au roi , commande un corps Ruffe fur la frontiere. L'on parle d'une rencontre , qu'il y a déjà eu près de Cajana ; & l'on écrit de Finlande , qu'il a été répandu dans les diftriéts limitrophes de la Carélie une lettre , écrite par un officier , qui fe nomme de Tienzenhaufen , pour encourager les Finlandois à fe foumettre au fceptre impérial de Ruffie.

Il y a long-tems qu'on parle de la convocation des états de ce royaume , & l'on s'attendoit qu'elle auroit lieu au mois de Septembre ou d'Octobre dernier. Mais alors les efprits n'y étoient pas encore préparés , comme le roi le vouloit. C'étoit le moment de la fermentation ; & il étoit à craindre que le parti de l'opposition n'y prévalût. Mais aujourd'hui que S. M. en fe montrant dans fes principales provinces , en animant fes peuples par fa présence & fes discours

populaires, les a rendus par-tout favorables à ses desseins, il n'a plus qu'à espérer la meilleure réussite ; & il ne peut manquer de trouver un appui solide dans l'assemblée nationale. C'est en conséquence que ce prince vient de se déterminer enfin à convoquer une diète générale de son royaume pour le 26 Janvier prochain. Les lettres de convocation ont été données à Gothembourg le 8 de ce mois, & elles sont adressées à l'ordinaire, aux comtes, barons, archevêques & évêques, chevaliers & nobles, clergé, bourgeoisies des villes & habitans du plat-pays tant de la Suede proprement dite, que de la principauté de Finlande. En voici la teneur.

Nous Gustave, &c. Vu l'état des choses, nous avons jugé qu'il sera aussi utile pour le royaume, que satisfaisant pour nous-même, de délibérer, avec nos fideles sujets les états du royaume, sur quelques objets qui le concernent. Puisque les ennemis de la nation cherchent, par leurs ruses & des intrigues secretes, à rompre les liens sacrés qui nous unissent, il sera d'autant plus nécessaire de conserver & d'entretenir la confiance réciproque.

La conformité dans les sentimens & les délibérations ne peut manquer de procurer la victoire à nos armes, & de rendre au royaume son ancienne splendeur. Convaincu que de véritables Suédois ne se laisseront pas séduire par les vues cachées des ennemis, ni tromper par leurs promesses, qu'ils n'oublieront pas ce qu'en qualité de sujets & de citoyens, ils nous doivent, à nous & à eux-mêmes. Nous espérons pouvoir, par la bé-

nédition du Très Haut, préparer un succès heureux aux arrangemens que nous avons pris pour l'honneur & la défense de la patrie, & trouver de nouveaux sujets de rendre grâces au Seigneur de la protection qu'il nous a accordée, ainsi qu'à notre royaume. A ces causes, nous vous ordonnons gracieusement de vous trouver assemblés dans notre capitale de Stockholm, pour le 20 du mois de Janvier prochain, &c. Donné à Gothenbourg, le 8 Décembre 1788.

D A N E M A R C K.

COPPENHAGUE (le 23 Décembre). Le froid excessif qu'il fait ici est tel, que, pour peu qu'il dure encore une couple de jours, on pourra se rendre à pied en Suede; aussi va-t-on établir les postes de glace ordinaires, pour empêcher la désertion. — La poste de Norwege arrivée hier, nous a apporté la triste nouvelle, que, le 3 de ce mois, un incendie terrible a consumé dans la ville de Drontheim, 62 maisons & 12 magasins, dont la perte est évaluée 300 mille rixthalers.

R U S S I E.

PETERSBOURG (le 7 Décembre). Le bruit court que les Suédois ont fait des mouvemens en Finlande. Le général Muschin-Puschin doit s'y rendre au premier jour. — M. Whithorth, envoyé extraordinaire & ministre plénipotentiaire de S. M. Britannique, arrivé ici ces jours derniers, a eu, le 5, sa première audience de l'impératrice & ensuite de leurs altesses impériales. On fait que nous ne sommes pas en trop bonne intelligence avec cette cour, l'on est curieux de savoir de

de quelles affaires il sera traité avec le nouvel envoyé. — Nos affaires en Pologne prennent la tournure la plus défagréable & l'on ne doute presque plus que nos troupes ne soient obligées d'évacuer ce royaume. — Malgré l'échec reçu récemment devant Ocza-kow, le siege de cette place continue, & nous espérons toujours de la prendre.

I T A L I E.

ROME (*le 19 Décembre*). Lundi, 15 de ce mois, le St. Pere tint un consistoire secret, dans lequel, après avoir nommé à plusieurs Eglises vacantes, S. S. créa & déclara cardinal prêtre de la Ste. Eglise Romaine, M^{sr} Etienne, Charles de Lominie de Brienne, archevêque de Sens. S. S. parlant du nouvel élu n'en dit ni bien ni mal, mais déclara expressément qu'elle l'avoit nommé sur les vives instances de S. M. T. C. Immédiatement après, la secrétairie d'état envoya un courrier en porter l'heureuse nouvelle à ce prélat, à Nice en Piémont, où il est actuellement. M^{sr} Tibere Testa-Piccolomini, chargé de remettre la barette au nouveau prince de l'Eglise, est parti d'ici Jeudi dernier. Son Em. le cardinal de Bernis, ministre plénipotentiaire de S. M. T. C. près de notre cour, a reçu, à cette occasion, les complimens des cardinaux, des princes & de toute la noblesse.

Quoique l'on tienne dans le plus grand secret les détails de la correspondance du pape avec le roi de Naples, pour l'accommodement des différens connus entre les deux cours; quelques personnes cependant prétendent savoir, que la réponse faite en der-

nier lieu par sa fainteté à ce souverain, est pleine d'expressions qui en font augurer la plus heureuse issue. Cependant l'on apprend à regret qu'il s'est tenu à Salerne un conclave dans la forme de celui de Pistoie, en même tems que l'évêque de Pistoie se dispose à en tenir un second où l'on renchérra, dit-on, sur les farces qui ont distingué le premier. — La république de Venise vient de défendre l'introduction des actes de cette assemblée schismatique, ainsi que tous les livres qui ont rapport aux nouveautés introduites ou projetées par l'inquiet & turbulent prélat.

Les PP. Min. Observ. *di ara coeli* viennent de recevoir de la part de leurs confrères, missionnaires à Constantinople, une lettre par laquelle le président de la mission les informe, que les peres missionnaires avoient été obligés de payer comme les autres citoyens de l'empire, deux fois des taxes extraordinaires pour les frais de la guerre, & que la troisième fois ils s'étoient trouvés hors d'état de fournir à ces contributions; qu'en conséquence ils s'étoient adressés au grand-seigneur lui-même qui leur fit restituer ce qu'ils avoient payé les deux premières fois, disant „ qu'il étoit très-persuadé „ que ces religieux n'avoient jamais adressé „ au ciel des prières pour attirer quelque dé- „astre sur la Porte. „

Il y a déjà plus de 30 ans que dans l'Amérique méridionale Espagnole on découvrit une riche mine d'un nouveau métal, auquel on donna le nom de Platine. Après avoir essayé inutilement de le rendre malléable, on jugea plus à propos de former

cette mine, ce métal ne pouvant servir tout au plus qu'à altérer la pureté de l'or, dont il approchoit par son poids, étant à l'or dans le rapport de 17 à 19. Mais depuis, plusieurs autres mines de la même nature & également abondantes, ayant été découvertes, on eut honte de se priver plus long-tems d'une aussi belle production de la nature, & à force de recherches, un chimiste Espagnole parvint à rendre le nouveau métal malléable; & propre par conséquent à différens usages (a). Ce succès l'engagea à établir à Madrid une fabrique en grand pour travailler la platine, que l'on pourra désormais substituer pour les ustensiles de cuisine, au cuivre qui est si dan-

(a) Nous rapportons cet article tel qu'il se trouve dans les feuilles publiques, mais sans garantir que le contenu en est tout-à-fait exact; ce métal étant encore peu connu, & les minéralogistes qui en ont parlé, n'étant aucunement d'accord sur sa nature & ses propriétés. Plusieurs croient que les Espagnols de l'Amérique ne nous envoient pas la platine dans son état primitif, qu'ils la font fondre au moyen d'une petite quantité de soufre ou d'arsenic. — Il ne paroît pas absolument vrai que la platine n'est pas malléable. Macquer & Baumé l'ayant mise en fusion sans intermede par le moyen d'une grande lentille de verre exposée au soleil, la partie fondue s'est trouvée traitable sous le marteau, & ces deux chimistes ont montré à plusieurs personnes de la platine qu'ils avoient laminée. — Valmont de Bomare, dit que *la platine n'est nullement attirable à l'aimant*. Il dit ensuite, d'après Mr. de Buffon, que *la platine est un mélange de deux métaux connus de l'or & du fer, que sa couleur est due au fer qui se trouve dans ce mélange & qui est magnétique*. Le moyen de concilier ces assertions ?

gereux. Cependant le roi catholique voulut que le premier essai de ce métal fût destiné au pasteur suprême des fideles, & à l'usage le plus saint. Il en fit faire un superbe calice avec sa patene, supérieurement ciselé & orné de bas-reliefs; & S. M. peu de tems avant d'être atteinte de la maladie à laquelle elle a succombé, l'a fait présenter au St. Pere, par son ministre Mr. de Azara, comme les prémices du nouveau métal. Il y a trois siècles, que Ferdinand *le catholique*, a également envoyé au pape Alexandre VI, les prémices de l'or trouvé dans le nouveau monde.

A N G L E T E R R E.

LONDRES (*le 31 Décembre*). Le 26 de ce mois, la chambre haute en comité remit en délibération l'affaire de la régence. Les débats furent longs & vifs, mais le parti ministériel l'emporta encore, & les résolutions dont on a parlé * passèrent à la pluralité de 99 voix contre 66. — Le 29 le succès des ministres fut encore plus complet. On assure que les ministres ayant pensé qu'il seroit possible que S. A. R. le prince de Galles répugnât à accepter la régence avec les limitations que le parlement se proposoit d'y mettre, se sont réunis pour prier le chancelier de se rendre chez la reine, afin de demander à S. M. quelles étoient ses dispositions à cet égard, en cas que le prince refusât de l'accepter. La reine a paru d'abord éloignée de prendre aucune part aux affaires publiques; mais le chancelier représentant à S. M. l'état dans lequel se trouveroit la nation, si elle persistoit dans son

* Dern.
Journ. p.
54, 79.

refus, cette princesse a cédé aux sollicitations de S. E., & a consenti, si cela devenoit nécessaire, à ce que son nom fût placé à la tête de la régence, avec l'assistance d'un conseil permanent.

La situation du roi nous laisse toujours flottant entre la crainte & l'espérance. S. M. a eu quelques jours assez tranquilles & recueillis, mais les nuits ont été plus troublées qu'auparavant. Les médecins prétendent que les vésicatoires appliqués aux jambes ont bien opéré & débarrassé la tête du monarque. Le 18 S. M. eut une entrevue de plus de 4 heures avec la reine.

La navigation de la Tamise n'a jamais été aussi difficile, de mémoire d'homme, qu'elle l'est aujourd'hui. Les bateaux qui viennent des provinces occidentales, ne peuvent naviguer faute d'eau, & c'est à cette cause qu'on doit attribuer en grande partie le haut prix du pain, après une récolte aussi abondante que l'a été la dernière.

A L L E M A G N E.

VIENNE (le 31 Décembre). L'empereur a été très-incommodé pendant plusieurs jours. Comme il gardoit le lit & ne paroïsoit nulle part, l'inquiétude commençoit à devenir générale, lorsqu'il survint un heureux changement; la fièvre a cessé le 27; cependant la poitrine est toujours fort oppressée, & les douleurs se font sentir vivement du côté droit; les médecins conseillent à S. M. de prendre du lait d'anesse. Cette semaine sont partis deux couriers consécutifs pour Florence, & l'on en conjecture de nouveau, qu'il est question d'un

voyage de S. M. en Italie , pour prendre les bains de Pise , & que , pendant ce tems , le grand-duc se rendra à Vienne.

La rigueur extrême du tems est cause que le maréchal de Laschy n'a pu se transporter à Bad pour y faire usage des bains , selon le conseil des médecins. Ce seigneur continue à être retenu dans ses appartemens par ses indispositions & ne reçoit de visites que celles de ses amis. Le maréchal de Laudon ne paroît non plus nulle part en public. — Outre le nouvel impôt dont nous avons parlé , il a été ordonné aux propriétaires de diverses provinces de livrer leurs grains à un prix fixé par le gouvernement , sous la condition qu'ils ne seront payés qu'après la guerre. — Tandis qu'on se plaint à Paris du renchérissement du prix des grains & que tous les parlemens de France sont occupés de la recherche des moyens pour soulager le peuple , on voit à Vienne un phénomène d'économie nationale d'un genre tout différent , & tout-à-fait inconcevable : la récolte dans toutes nos provinces ayant été des plus abondantes , les prix des grains ont baissé depuis le mois d'Août. En conséquence , on s'attendoit que le prix du pain diminueroit proportionnellement ; mais en vain , le public se voit réduit non-seulement à manger de très-mauvais pain ; mais encore la moitié plus cher qu'il n'étoit il y a un an. Il est évident qu'il existe à cet égard un défaut d'autant plus impardonnable dans l'administration publique , qu'on ne sauroit en alléguer une cause apparente. Le mal s'accroît de jour en jour , malgré les cris du peuple. Si l'on vouloit en rejeter la cause

sur la quantité des grains que les magasins de l'armée enlèvent dans toutes les provinces, comment combineroit-on cette cause avec le bon marché de toutes les espèces de cette denrée qui subsiste jusqu'à ce jour ?

La gazette de Vienne vient de mettre fin aux bruits divers, qui continuoient de courir au sujet de la suspension d'armes entre nos troupes & celles des Turcs, en publiant que cette suspension a été conclue pour le terme de trois mois, relativement aux frontières de la Syrmie & du Bannat.

Le public ne cesse pas encore de témoigner son dépit & son mécontentement du peu de succès que les armes de la maison d'Autriche ont eu cette année-ci sur les bords du Danube ; & il pousse quelquefois ce mécontentement jusqu'à l'indécence, comme on a eu lieu de le voir ces jours derniers dans la salle de spectacle, où la licence a été portée au point que les étrangers ont été scandalisés. On ne cesse pas non plus de faire circuler des pasquinades ; & dernièrement on en a affiché une des plus hardies qu'on puisse concevoir : elle est conçue dans de tels termes que les égards qu'on doit au gouvernement ne nous permettent pas de les rapporter.

Le mal que les Turcs nous ont fait dans le Bannat, ne nous étoit connu qu'en partie ; nous venons d'apprendre avec douleur, que ces barbares, non contents des massacres & des dévastations qu'ils ont commis dans cette contrée malheureuse, ont emmené, en se retirant, 17 mille de ses habitans infortunés, pour se dédommager en quelque sorte de la perte de leurs sujets,

qui se sont retirés dans les états de l'empereur durant la dernière campagne, qui, outre les pertes que nous a causé l'ennemi, nous a coûté des sommes prodigieuses, surtout lorsqu'on considère qu'il ne s'est fait aucun siège considérable, & qu'il ne s'est point donné une grande bataille. Les frais du charroi de l'armée se sont élevés, pendant le mois d'Octobre seul, à la somme d'un million six cents mille florins.

Depuis quelques jours il est question, de proposer aux Hongrois une insurrection (a). On sait que S. M. I. avoit déclaré, il y a quelque tems à ceux qui sont à la tête des affaires de ce royaume, que les troupes qu'ils pourroient lui fournir dans les occasions, loin d'être de quelque utilité, lui seroient plutôt à charge, parce que n'étant pas exercées aux manœuvres, elles ne pouvoient être de service durant la campagne prochaine (b). En proposant donc l'insurrec-

(a) *Insurrectio*, chez les Hongrois, signifie l'armement général de la nation. Alors tout gentilhomme (& tout ce qui est propriétaire est gentilhomme) est obligé de monter à cheval ou de mettre un cavalier à sa place. La dernière *insurrectio* eut lieu en 1741, quand Marie-Thérèse se rendit à Presbourg, portant dans ses bras son fils Joseph, âgé de quelques mois, après avoir douté *s'il lui resteroit une ville pour faire ses couches*, ainsi qu'elle l'écrivit à la princesse Charlotte sa belle-sœur. Les Hongrois n'ont pas manqué de lui rappeler cette situation, dans une circonstance où elle avoit violé les privilèges de la nation, & ils s'en souviennent aujourd'hui mieux que jamais.

(b) A l'époque dont nous venons de parler, les Hongrois ont bien prouvé le contraire. Eh qui doute qu'une nation courageuse, armée pour

tion, il ne s'agit que d'en obtenir l'équivalent en argent ou en productions du pays, dont les armées de S. M. pourront avoir besoin. En comparant ce que les provinces Allemandes sont obligées de contribuer extraordinairement, avec les forces de la Hongrie & des provinces adjacentes, on ne peut évaluer à moins le contingent de ces dernières, qu'à environ 7 à 8 millions. Au reste ce ne sera que fort difficilement que l'insurrection dans le sens que nous venons de déterminer pourra avoir lieu. Quelques-uns des anciens comitats de la Hongrie tiennent un ton si ferme sur des matières d'un moindre intérêt pour eux, qu'on ne peut attendre que fort peu de chose de leur disposition à complaire au gouvernement sur des objets d'une si grande importance.

BERLIN (*le 4 Janvier*). Nos liaisons avec la Saxe, la Suede, l'Angleterre & la Hollande, paroissent se consolider de jour en jour. Mais en ce moment c'est la Pologne sur-tout qui semble fixer l'attention de notre cour. Il est évident que ce royaume ne peut être délivré des troupes étrangères & remis dans son état d'indépendance, que par la protection de la Prusse. Il n'y a qu'un sentiment là-dessus dans la diete qui se tient à Varsovie.

Tandis que tout prend ici un aspect guerrier, le roi s'occupe des intérêts de la religion. Bien éloigné des vues d'innovation

des intérêts chers, ne soit plus près de la victoire que ces automates qui sans ardeur comme sans motif, se tournent plus ou moins lestement de droite à gauche & de gauche à droite?

& d'une prétendue réforme qui dans le fond n'est qu'une véritable destruction, il se déclare hautement contre le socinianisme, le déisme, & autres erreurs qui naissent successivement & infailliblement de la perte de la religion catholique. Un docteur Wurtzer ayant cherché à propager les erreurs de Socin & à faire abjurer aux chrétiens la divinité de Jesus-Christ (égarement devenu presque général parmi les ministres de la prétendue réforme *), le monarque écrivit à ce sujet la lettre la plus pathétique au chancelier Carmer, & finit par ces paroles remarquables. » Comme l'on ne seroit pas » content qu'un ministre protestant accré- » ditât, sous prétexte de l'*Aufklaerung* ** » les principes de l'Eglise Romaine, ou » qu'il proposât à sa communauté d'embras- » ser la religion catholique ; de même, & » à plus forte raison, il ne doit pas être » permis qu'un déiste, un socinien, ou un » autre sectaire de cette espece, puisse dé- » biter ses maximes dans une communauté » de la confession d'Ausbourg. Je suis bien » loin de vouloir gêner la liberté des con- » sciences ; mais je ne puis permettre, &

* Mot de J. J. Rousseau, Décemb. 1770, p. 399. — Raisonnement remarquable de l'Encyclopédie, 1 Janv. 1788, p. 23. — Div. réél. 1 Mars 1786, p. 369.

** On voit que le monarque n'a pas meilleure idée que nous de ce mot bruyant, devenu le cri de ralliement de tous les pédans & petits maîtres d'Allemagne. 1 Fév. 1788, p. 167. — 15 Déc. p. 632. — Autre Lettre du même prince contre les sociniens, 1. Nov. 1786, p. 375. — Profession de foi du prince-royal, 15 Janv. 1788, p. 128.

„ ne permettrai jamais , que des ennemis
 „ secrets du christianisme , foi-disant prédi-
 „ cateurs de l'Evangile , s'avisent doréna-
 „ vant de séduire mes fideles Sujets , & de
 „ leur ravir avec la religion les sources les
 „ plus précieuses de consolation & de bon-
 „ heur , & les motifs les plus puissans de
 „ vertu & de justice. Donné à Berlin , le 19
 „ Décembre 1788. „ *Fréd. Guillaume.*

LIEGE (le 2 Janvier). Le bruit est gé-
 néral que la cour de Vienne & une autre
 encore ont donné ordre d'établir des ma-
 gasins de bled & de fourrages dans les en-
 virons de Cologne, de Bonn &c. D'un au-
 tre côté , on mande de Wesel qu'on doit
 y en former pour 40000 hommes.

Tandis que des physiciens pour assurer à
 cet hiver une triste préséance sur celui de
 1709 , calculent les degrés des thermo-
 metres de Drebel , d'Amontons , de De la
 Hire , &c ; & les combinent tant bien que
 mal avec celui de Farenheit & de Réaumur ,
 comme s'il pouvoit en résulter quelque con-
 clusion exacte (a) ; on convient générale-

(a) Les thermometres de Drebel & de Flo-
 rence , manquoient d'un point essentiel , savoir
 d'un terme connu. Celui d'Amontons dépendoit
 en partie de la pesanteur de l'air & conséquem-
 ment d'une regle qui fortoit de son objet. Celui
 de De la Hire avoit ses inconvéniens , assez gra-
 ves pour qu'on n'en fit plus sur ce modele après
 que celui qu'il avoit placé à l'observatoire , eut été
 cassé. Mais supposons les tous excellens & par-
 faits , quel résultat peut-on espérer de leur com-
 paraison avec ceux d'une date postérieure ; puis-
 que deux thermometres de la même espece , con-
 struits dans le même système & de la même main ,
 présentent néanmoins des variations , souvent

ment qu'à considérer la durée & la consistance du froid, les hivers de 1709, de

très-considérables, & cela dans un espace très-peu étendu & dans la même exposition. M. de la Hire a eu raison de dire qu'il *n'est pas possible d'en trouver deux égaux, c'est-à-dire, dont les degrés égaux dans la division répondent à des degrés égaux de chaleur & de froid.* — Il y a plus. Est-il bien certain que le thermometre d'une structure quelconque, se regle précisément sur la chaleur & le froid? Des raisons que je ne puis détailler ici, me portent à en douter. Voyez le Journal du 15 Juill. 1781, p. 414. — 15 Janv. 1788, p. 89. — 15 Mars 1788, p. 406. — Expérience de M. d'Arcet, 1 Mars 1780, p. 35. — Jeux divers des particules frigorifiques, 1 Sept. 1780, p. 21. — 15 Fév. 1781, p. 409. — J'ajouterai à ce que j'ai dit de cet agent physique, véritable cause de la gelée*, les observations que j'ai faites durant cet hiver, plus propre que les précédens à ce genre d'expériences. 1^o. Du vin de Bourgogne qui avoit résisté au plus grand froid, a été gelé durant une nuit que le thermometre remonta de 9 degrés, & que le dégel s'annonça d'une manière subite & imprévue. On dit que *lors du dégel, le froid entre dans les maisons*; le froid dans les notions ordinaires, n'est rien, c'est une simple privation, il faudroit donc supposer que le dégel provoque au dehors la chaleur du dedans, & par regle de physique cela arriveroit-il? 2^o. L'eau contenue dans des vases différens, dans la même exposition & le même degré de froid, se gele fortement dans les uns (souvent dans les plus épais) & reste liquide dans les autres: souvent même elle résiste à la gelée dans les plus exposés au froid, tandis que dans les autres elle est prise.... Tout cela combiné avec les autres observations dont j'ai parlé à différentes fois, me fait conclure que les particules frigorifiques ne sont pas la mesure exacte du froid, c'est-à-dire de la privation de la chaleur, quoiqu'elles y concourent & en soient

1740, de 1776, &c. (a) n'ont rien de comparable à celui de 1788. Fût-il vrai que les précédens hivers on ait observé dans le thermometre une chute momentanée plus considérable que celles de cette année, que cela feroit-il pour infirmer les rigueurs non interrompues que nous souffrons depuis près de deux mois, & qui n'ont pas l'air de de-

finon cause productive au moins concomitante; qu'outre leur action générale elles ont des effets circonscrits & locaux & souvent instantanés; que leur masse n'est pas par-tout égale dans des espaces même peu étendus; qu'excessivement accumulées dans quelques régions, elles occasionnent par leur absence, dans d'autres régions soumises à la même latitude ou même plus septentrionales, une température douce & peu analogue à la saison (conséquence vérifiée par des observations sans nombre); que tenues dans l'inaction ou repoussées vers d'autres plages pendant des hivers fort doux, elles reviennent l'année suivante en force & produisent un hiver des plus rigoureux (observation également constatée) &c. &c. Les anciens, dont la physique ne mérite pas le mépris que nous affectons de témoigner pour elle, ont entrevu tout cela quand ils agitoient la question : *an frigus consistat in mera privatione caloris?*

(a) Voyez une liste curieuse d'hivers extraordinaires dans la *Description de la maison de glace, construite à Pétersbourg en 1740, &c. par Pierre Louis le Roi. A S. Pétersbourg 1741, in-4to.* L'auteur ne parle que des hivers qui ont étendu leur rigueur sur une grande partie de l'Europe, sans s'arrêter à ceux qui ont été remarquables dans quelque région particuliere, tel que celui de Hongrie, de 1766 à 1767. A Neusol où j'étois pour lors, le thermometre de Farenheit descendit à 11 degrés au-dessous de 0, ce qui répond à 23 de celui de Réaumur. Voy. le Journ. du 15 Decemb. 1779, p. 602.

voir encore finir (a). Il est des personnes qui croient pouvoir soupçonner que jamais peut-être hiver n'a été plus rude (b), sur-

* Un de ces jeux auxquels se plaisent les particules frigorifiques dont nous venons de parler (p. 140), peut détruire toutes ces considérations.

(a) A la raison rapportée dans le dernier Journal touchant le vent du Sud, devenu nécessairement âpre en passant sur des régions aujourd'hui glacées & qui dans des hivers ordinaires jouissent d'une température douce; il faut joindre l'état actuel de la terre, couverte d'une épaisse calotte de glace, qui intercepte toutes les émanations propres à produire quelque révolution dans l'atmosphère; il faut joindre encore la durée que devroit avoir le dégel pour obtenir son plein effet, durée qui dans les circonstances n'est guère probable *. Or, si le dégel est interrompu comme il l'a été le 27 Décembre, il est évident qu'à bien des égards il augmentera le mal & les dangers (celui sur-tout que courent les biens de la terre) plutôt que d'y apporter quelque diminution.

(b) L'hiver de 1511 a été très-rude & long dans les Pays-Bas. On passa durant trois mois avec les plus pesantes voitures sur les rivières & les canaux.... Si on en croit une ancienne chronique, l'an 564 de l'Ere-Chrétienne, la mer de Hollande & la Manche furent gelées & la glace fut de 30 coudées. La même chose arriva avec moins d'étendue, en 1305. On rira sans doute de cela comme d'un conte. Sans garantir la chose, je me contenterai d'observer que la mer Adriatique, tout autrement méridionale & à l'abri des vents du Nord, fut gelée durant l'hiver de 859 à 860; l'abbé Papon, dans son *Histoire de Provence*, rapporte la même chose du port de Gènes en 1493 & 1638. Du tems d'Ovide le pont Euxin n'a fait qu'une glace :

Trist. lib. 3.
Eleg. 10.

*Vidimus ingentem glacie consistere pontum....
Nec vidisse sat est, durum calcavimus æquor.*

Les bains d'Aix-la-Chapelle furent gelés en 1709. Ce qui vu l'extrême chaleur de ces eaux, paroîtroit incroyable, s'il n'étoit attesté par T. Sydenham. *Opera medica*, p. 790.

tout si on y ajoute la disette extrême qui regne dans de grandes régions où la faim & le froid produisent, pour ainsi dire, une souffrance égale; si on considère que l'excès de la population sur-tout dans ces immenses & boursofflées capitales, monstres de police & de politiques, foyers de misère & de mort, autrefois inconnues *; si on calcule ce que le luxe, les spectacles, la frivolité & la corruption dérobent à la compassion & à la charité, &c. (a)

* 15 Janv
1786, p.
162. —
15 Octob.
1786, p.
261.

(a) Le froid, tel que celui que nous éprouvons, est un des grands fléaux dont Dieu puisse frapper les peuples; plus redoutable que la famine qu'il produit & qui en est la trop fidèle compagne, il remplace pour me servir de l'expression de l'écriture, *le pain par des glaçons*; tarit jusqu'aux sources du limpide élément que la nature a répandu par-tout avec une abondance mesurée sur sa nécessité; & par des effets aussi variés que terribles, produit la disette au sein même de l'abondance. Au sentiment du besoin, il joint celui de la douleur, & tient dans une souffrance continuelle ceux que l'indigence écarte d'ailleurs des ressources de la vie. Il remplace le travail par une inactivité meurtrière, ôte à la laborieuse industrie ses moyens & ses objets, & fait cesser par une malédiction plus cruelle, celle qui condamna l'homme à *se nourrir à la sueur de son front*. Son empire immense pèse d'une manière égale & simultanée sur de vastes régions, & interdit les secours réciproques; nul moyen de le circonscrire ni de le repousser. Faut-il être surpris de la manière effrayante dont les écrivains parlent du froid; de l'espèce de défi qu'ils font à l'homme de le supporter ou de le combattre *; de l'admiration profonde dont ils sont pénétrés pour le phénomène désiré & consolateur qui met enfin un terme à la plus désolante calamité, en rendant sa souplesse à la terre endurcie, & à l'eau sa fluidité. **

*Mittit.
crystallum
suam sicut
buccellas.
Psal. 147.*

* *Ante faciem frigidis ejus quis sustinebit? Ibid.*
** *Emitte verbum suum & liquefaciet ea: stabit spiritus ejus & fluent aquæ. Ibid.*

P A Y S - B A S.

BRUXELLES (*le 4 Janvier*). Il a été fait, ces jours-ci, une promotion considérable dans les différens conseils. On a nommé conseillers au conseil-royal du gouvernement, avec voix, séance & des appointemens de 4000 florins d'Allemagne, tous ceux des ci-devant intendans, qui n'avoient point encore obtenu de remplacement. On a augmenté aussi le nombre des membres du conseil de Brabant, mais on croit que tôt ou tard cette augmentation qui est contraire à la constitution, éprouvera une contradiction efficace.

Le gouvernement ayant fait distribuer quelque argent, tiré de la caisse de religion, pour le soulagement des pauvres, le magistrat d'Anvers a renvoyé la somme qui lui avoit été adressée, disant que dans leur ville les pauvres trouvoient des secours suffisans dans la charité de leurs concitoyens. Le lendemain de cette réponse, divers particuliers envoyèrent au magistrat plus de 40 mille florins pour l'aider à vérifier une assertion si honorable à la ville d'Anvers; une dame en particulier donna la somme de 10 mille florins.

On n'a pas encore de réponse de Vienne relativement au refus des impôts & subides; on est convaincu que l'empereur sentira la force & justesse des motifs sur lesquels porte ce refus, & que le tout s'arrangera à la plus grande satisfaction des loyaux habitans de ces provinces.

Quelques-uns des prisonniers élargis par sentence du conseil de Brabant, entr'autres

la delfe. Pinot, ont été reconduits chez eux en triomphe, avec des cierges blancs. Comme la sentence leur permet le regrès contre leurs accusateurs, quelques substituts fiscaux ont déjà pris la fuite. Un d'eux a dû prendre le même parti à raison des sommes employées pour soudoyer des espions qui portoient naguere le trouble & la terreur dans toutes les classes des citoyens, sommes dont le gouvernement refuse aujourd'hui de reconnoître l'emploi.

Pour donner quelque apparence de population à ce qu'on appelle *séminaire-général*, on continue à faire venir de tems en tems quelques individus Luxembourgeois, moins difficiles en fait de religion, que les autres Belges; il en a été mandé depuis peu environ 40, mais comme on les connoît & qu'on fait d'où ils viennent, cela ne fait aucune impression sur les catholiques du pays.

F R A N C E.

PARIS (*le 8 Décembre*). Dans un conseil d'état, tenu le 27 décembre, il a été décidé „ 1°. Que les députés aux prochains „ états-généraux feront au moins au nombre de mille. 2°. Que ce nombre sera „ formé, autant qu'il sera possible, en raison composée de la population & des „ contributions de chaque bailliage. 3°. Que „ le nombre des députés du tiers-état „ sera égal à celui des deux autres ordres „ réunis, & que cette proportion sera établie par les lettres de convocation. 4°. Que „ ces décisions préliminaires serviront de „ base aux travaux nécessaires pour préparer sans délai les lettres de convocation,

„ ainsi que les autres dispositions qui doivent les accompagner. 5°. Que le rapport fait à Sa Majesté sera imprimé à la suite du présent résultat „ — On a publié effectivement *le rapport, fait au roi, dans son conseil, par le ministre de ses finances* en 26 pages in-4to. Ce rapport contient les réflexions de Mr. Necker relativement aux articles décidés dans le conseil.

L'esprit patriotique se réveille de plus en plus. Les états du Dauphiné demandent au roi l'avantage précieux de rédimer toutes les charges fiscales, exercées dans leur province. Cette résolution paroît des plus sages ; elle a été tracée sous la dictée du patriotisme, de l'humanité & de la justice. — La Normandie forme le vœu, dès qu'elle aura ses états particuliers, non-seulement de rembourser toutes les charges fiscales, mais encore toutes les charges de judicature, dont elle desireroit que les places soient électives. C'est depuis fort long-tems que les Normands ont formé ce projet. — Le parlement de Metz vient également de nommer des commissaires, chargés de prendre tous les renseignemens nécessaires pour demander l'érection de la province en pays-d'état, & leur donner la forme la plus convenable aux divers intérêts de son ressort. — Le parlement de Nancy, par un arrêt en date du 22 Décembre, demande à S. M. qu'il lui plaise : 1°. *Rétablir sa province de Lorraine, dans la jouissance des prérogatives de son antique constitution, & dans la possession du droit de se former en assemblée d'états.* 2°. *Fixer un terme très-prochain à la première convocation des états particu-*

tiers de la Lorraine, & préparer, par cette convocation, le choix des députés de cette province à l'assemblée des états-généraux du royaume. 3°. Autoriser les trois ordres de la province à s'assembler en la manière & au jour qui sera prochainement indiqué, pour délibérer sur la formation de ses états, & présenter à S. M., sous son agrément, le plan d'organisation qui sera jugé le plus convenable & le plus conforme au vœu commun des trois ordres.

Le grand objet qui dans le moment paroît occuper le plus généralement les esprits, c'est l'espece de différent élevé entre le clergé & la noblesse d'une part, & le tiers-état de l'autre. Les vrais citoyens, en applaudissant aux efforts & aux succès du tiers-état dont les intérêts n'ont été que trop souvent abandonnés par les deux autres ordres (a), craignent avec raison que la multitude une fois animée par des idées de liberté, ne mette plus ni bornes ni ordre dans ses prétentions. Les écrits les plus pro-

(a) Si on considère sans impartialité l'état des choses, on trouvera peut-être que dans bien des cas, ces deux ordres ne sont pas plus responsables des abus de l'autorité que le tiers. Qu'a pu faire celui-ci contre le pouvoir absolu & armé? Qu'ont pu faire les deux autres que celui-ci n'ait pu faire? Les moyens de cour ont souvent subjugué les deux premiers, je l'avoue, mais le tiers y a-t-il toujours résisté avec plus de dignité & de désintéressement? Le vrai cas, & ce cas n'est malheureusement pas à venir, où les deux ordres sont en faute & en faute grave, c'est quand les réclamations du tiers ont été repoussées par leur concours aux opérations de la seule volonté.

pres. à exalter les têtes se multiplient de toute part, & ceux qui respirent le bouleversement le plus complet de l'état, sont le plus généralement accueillis. On voit entr'autres circuler une *lettre d'un Mgr. C. de...* où il est dit. „ La patrie veut être „ entièrement régénérée. Constitution, législation, ordre judiciaire, répartition des „ subsides, perception des tributs, éducation, police de tous les corps ; tout attend des réformes „. Il n'est pas difficile de comprendre quel peut être l'effet de tels sermons. Aussi voit-on paroître d'autres sermons où l'on prie tout uniment le peuple de ne point se porter encore à la violence & à la rébellion, comme si la multitude une fois disposée à de tels excès, pouvoit être contenue par une petite brochure, & qu'un bel-esprit pût étouffer ce cri terrible qui suivant l'expression d'un ancien, *renverse la colonne sur laquelle pose l'état* (a). Un abbé Cerutti entr'autres (b), dans un écrit

- .i. (a) *Injurioso ne pede proruas
Stantem columnam, neu populus frequens
Ad arma cessantes, ad arma
Concitet, imperiumque frangat.*

(b) Cet ex-Jésuite, s'étant fait connoître par son *Apologie de l'Institut*, ouvrage d'éloquence & de bonne logique, a donné dans les yeux à la philosophie, qui a résolu de se l'attacher; elle l'investit, pour me servir de la prosopopée de Linguet, le transporta sur la montagne d'où l'on voit les pensions, les secrétariats, les prix académiques, les fauteuils même, &c., & lui dit : „ Je „ te donnerai tout cela, si te prosternant tu veux „ m'adorer „. Je ne fais à quel point la philosophie a gardé sa parole, mais Cerutti n'a pas hésité de se rendre à ses offres; on dit même qu'il abjura l'*Institut* dont la défense avoit fait sa célébrité.

d'un style fleuri & élégant, croit réprimer cette dangereuse fermentation par l'apostrophe suivante. » La philosophie a travaillé pour vous : ne la faites pas repentir ; » gardez-vous d'intervertir l'ordre moderne ; ne troublez pas une révolution qui se fait d'elle-même, en la prématurant. » L'épée & la violence ont forgé plus de fers qu'elles n'en ont brisés. Attendez tout des deux forces également victorieuses & pacifiques ; la force des choses & celle des lumières. Enfin, les fondemens de la monarchie sont à découvert (a) ; il ne s'agit pas de nous ensevelir sous ses ruines ; mais de les relever ». Reste à voir l'effet de ces bons conseils qui déjà paroissent venir un peu tard. On dit que les paysans du Languedoc ont déjà donné de fâcheux exemples, en refusant tout service à leurs seigneurs ; en Bretagne les nobles & ceux qui ne le sont pas, ont paru disposés

(a) C'est véritablement où nous en sommes, & l'on comprend dans quel état est un bâtiment dont les *fondemens* sont à découvert ; il n'existe plus, il s'agit d'en construire un autre ; & quel ouvrage, sur-tout quand on n'est d'accord ni sur le plan, ni sur les matériaux, ni sur l'objet de l'édifice ! Il n'est que trop vrai que c'est où la rongeante philosophie nous a conduits. Après avoir mis dans la main des rois une verge de fer en les dépouillant des grandes maximes qui enchaînoient & dirigeoient le pouvoir ; elle met la même verge dans la main de l'aveugle multitude. Et ce que dit l'auteur des *fondemens* d'une monarchie particulière, qui sont à découvert, se vérifiera, dans l'occasion, de toutes les monarchies : *Et revelata sunt fundamenta orbis terrarum.* Psal. 17.

à prouver leurs droits opposés par des voies de fait : mais peut-être ces sortes de bruits sont-ils prématurés.

Tout le monde lit avec empressement la *Lettre pastorale de Mgr. l'archevêque de Paris, pour le soulagement des pauvres pendant les rigueurs de cet hiver* (A Paris, chez Simon, 12 pages in-4to). Depuis le touchant sermon de Massillon, sur l'aumône, sermon qui émouvoit les cœurs les plus insensibles, & qui produisoit les effets les plus heureux pour les pauvres, toutes les fois que le célèbre orateur le prononçoit, il n'a rien paru d'une éloquence plus pénétrante, & plus pathétique, que cette *Lettre pastorale*. C'est le langage de la charité, de la religion, de cette religion qui ne respire que bonté, bienfaisance, libéralité envers les infortunés. Nous citerons quelques passages qui peuvent convenir à toutes sortes de personnes, & qui sur-tout sont bien capables de faire impression sur les personnes riches. „ Hélas ! les riches, avec tous les „ secours de l'opulence, ne peuvent pas „ se garantir eux-mêmes de ce long & cruel „ hiver ; quel doit donc être le sort du „ pauvre, dénué de toute ressource ? Quand „ vous êtes rassemblés dans l'intérieur de „ vos palais, autour de vos foyers, & que „ nous vous entendons encore vous plaindre de la dureté de la saison, représentez- „ vous donc les souffrances de tant de malheureux, & dites-vous à vous-mêmes : „ pendant que nous sommes ici, environnés de tout l'appareil du luxe & de toutes les précautions de la mollesse, combien de pauvres, exposés dans leurs tristes

réduits à toutes les injures de l'air, sans
vêtemens, sans feu, sans alimens ! Com-
bien de pauvres artisans, dont les mains
engourdies par le froid, ne peuvent ma-
nier les instrumens de leurs travaux ? Com-
bien de pauvres journaliers voient périr
dans une oisiveté forcée, tous les moyens
de faire vivre leur malheureuse famille ?
Combien de pauvres meres qui ne peu-
vent réchauffer les membres débiles de
leurs enfans ! Combien de pauvres vieil-
lards, déjà glacés par les années ; com-
bien de pauvres infirmes, de pauvres ma-
lades, étendus sur un lit de douleur,
qui n'ont pour se couvrir que de misé-
rables lambeaux, & qui éprouvent, avec
toutes leurs autres souffrances, les ri-
gueurs du froid, plus cuisantes encore
que celles de la faim „ ! — Le prélat
ne se contente pas d'exhorter d'une ma-
niere si touchante, de venir dans ce mo-
ment au secours des malheureux ; il porte
encore ses regards sur les suites de ce
froid rigoureux. „ Songez, dit-il, aux
suites inévitables de cette calamité. Son-
gez à tant de pauvres familles ruinées par
l'interruption de leur travail : songez à
la cherté de l'aliment le plus nécessaire
à la vie, & dont la dureté du tems, la
médiocrité des récoltes, la difficulté des
transports augmentent le prix, malgré
toute l'humanité & les précautions du
gouvernement : Songez à toutes les ma-
ladies causées déjà par cette cruelle in-
tempérie, & que le changement du tems
va multiplier encore. „

Le bureau de la ville de Paris vient de

faire un arrêté bien honorable à la religion & à ses ministres, en déclarant formellement l'insuffisance & l'incapacité de tous les prétendus philanthropes, clubs & cercles philanthropiques &c. dans les circonstances où se trouvent les pauvres de la capitale. Dans cet arrêté, daté du 5 Janvier & inséré pour une plus grande publicité, dans le *Journal de Paris*, 1789 n. 9, il est dit que *la fin de chaque jour laisse le regret de n'avoir pas atteint à la proportion du besoin, & la pénible conviction de la difficulté d'étendre les secours sur l'universalité de la classe indigente.... Qu'on ne peut mieux faire que d'adopter les moyens les plus certains; que la vigilante & industrieuse charité de MM. les curés de Paris semble offrir, avec prédilection, tout ce qui peut seconder efficacement les vues du bureau; en effet, indépendamment du prix que les bonnes œuvres peuvent acquérir en passant par leurs mains, ils concilient l'avantage inappréciable de diriger & d'appliquer convenablement les secours, & de les distribuer avec l'ordre & la mesure qui peuvent seuls les rendre fructueux.*

Qui intelligit super egenum & pauperem. Pl. 40. —

Beau passage de S. Jérôme, 15 Fév. 1787, p. 298.

La société philanthropique de son côté rejette le peu de secours qu'elle donne aux indigens sur les regles qu'elle a adoptées; favoir que pour recevoir quelque assistance, il faut qu'un vieillard ait 80 ans révolus; que les femmes enceintes aient cinq enfans vivans sans compter celui qu'elles portent; que les veufs & veuves aient six enfans; que les peres de familles nombreuses en aient dix, & que les ouvriers estropiés & invalides en aient quatre &c. Mais par une grace spéciale l'âge des vieillards vient d'être abaissé

à 75 ans, le nombre des enfans des femmes enceintes réduit à quatre vivans &c. La société a fait dire tout cela par son secrétaire dans une lettre adressée aux auteurs du *Journal de Paris* & publiée dans le n. 5. Il faut en conséquence que tous ceux qui ont froid ou faim, tâchent d'avoir 75 ans, quatre enfans vivans &c. Faute de cela il n'y a point de *philanthropie* pour eux.

On mande de Metz que la rigueur du froid a donné lieu à beaucoup d'actes de bienfaisance dans la Lorraine & les trois-évêchés. On cite sur-tout à ce sujet dans les trois-évêchés, les R. P. Chartreux de Rhétel, à trois lieues de Thionville. Ces respectables religieux consacrent ordinairement une grande partie de leurs revenus en aumônes. Ils ont fait, il y a une 15^e. de jours, une remise considérable sur le prix du bled que la ville de Metz avoit acheté près d'eux, dès qu'ils ont su qu'il étoit destiné à venir au secours des indigens. Tandis que les grands bénéficiers consomment loin des campagnes les revenus de leurs terres, on est heureux que quelques couvens empêchent les capitaux de sortir des campagnes & les emploient aux avances & aux améliorations de l'agriculture, qui en a si grand besoin. Aussi, avant de détruire ces hospices, ainsi que le demandent quelques politiques, il faudroit voir par quels moyens on remplacera le bien qu'ils font dans les campagnes, & se souvenir sur-tout dans quel étrange embarras l'Angleterre s'est trouvée après la destruction des monastères, pour nourrir les pauvres, combien de bills & d'impôts il a fallu pour remplir cet objet.

* 1 Mai

* 1782, p.
10.

Dans les *Affiches de Picardie*, du 13 Décembre, on lit l'article suivant. „ Le 6 de
 „ ce mois, vers les neuf heures & demie du
 „ soir, le feu prit ici (à Corbie) chez un mal-
 „ heureux vieillard, que la rigueur du froid
 „ a rendu imprudent. Vingt familles pauvres
 „ ont été, en moins de deux heures, les
 „ victimes de cette imprudence. Le vent
 „ du Nord qui souffloit avec impétuosité,
 „ a hâté la destruction des habitations de
 „ ces infortunés; leurs granges, leurs éta-
 „ bles, toutes leurs provisions d'hiver, une
 „ partie de leurs effets, ont été aussi la
 „ proie des flammes. Ce n'est que par un
 „ travail extraordinaire qu'on est parvenu
 „ à arrêter le cours de ce fléau destructeur.
 „ Les habitans du lieu, ceux des paroisses
 „ voisines, ont montré la plus grande ac-
 „ tivité, & quelques-uns d'eux, qui mé-
 „ reroient d'être nommés, se sont exposés
 „ aux plus grands dangers. Le palais abba-
 „ tial a été donné pour retraite à ceux de
 „ ces incendiés qui se trouvoient absolu-
 „ ment sans asyle, & c'étoit le plus grand
 „ nombre. MM. les Bénédictins leur ont
 „ fourni, sur le champ, des lits & la nour-
 „ riture; ils leur continueront ces secours
 „ pendant tout l'hiver, & il est tout-à-fait
 „ certain qu'ils ne borneront pas là leur
 „ bienfaisance. On a aussi tout lieu de croire
 „ que M. leur abbé secondera leurs vues
 „ charitables. Les incendiés ont ordre de ne
 „ point faire de quête, pour quoi il ne leur
 „ sera point délivré des certificats. „ (a)

(a) Un écrivain périodique fait sur cet acte de bienfaisance les réflexions suivantes. „ Malgré

La semaine dernière, pendant la nuit, un cocher de fiacre se retiroit avec sa voiture,

„ la modestie chrétienne des religieux de Cor-
„ bie, qui s'opposoient à la publicité de cette
„ belle action, j'ai cru devoir la faire connoî-
„ tre; non que je veuille imiter la jactance phi-
„ losophique qui s'empare de toutes les trompet-
„ tes de la renommée, dès qu'elle peut se van-
„ ter de quelque acte de générosité, fait par un
„ de ses orgueilleux prosélites; mais, pour con-
„ fondre les calomnies des détracteurs de cet
„ ordre dont les membres sont peut-être les ci-
„ toyens les plus utiles de l'état. Vous enten-
„ dez, dans le monde, une foule de personnes
„ crier que, dans la crise actuelle, le meilleur
„ moyen seroit de faire main-basse sur les biens
„ énormes des religieux, des Bénédictins sur-
„ tout. Mais, sans parler de l'injustice d'un pa-
„ reil projet, puisque ces biens leur appartienn-
„ ent par le titre même sur lequel reposent les
„ propriétés particulières, & l'autorité souve-
„ raine elle-même, la possession immémoriale;
„ sans avoir besoin de remarquer que ces biens
„ n'ont acquis que par les soins & les travaux
„ de ces infatigables cénobites, cette énorme
„ valeur qui excite aujourd'hui l'envie & la cu-
„ pidité; que ces plaines, aujourd'hui cou-
„ vertes de riches moissons, n'étoient, quand
„ ils les reçurent de la libéralité de nos rois
„ eux-mêmes, que des déserts arides; que ces
„ belles prairies n'étoient que des marais in-
„ fests, que c'est par leur industrie & leurs
„ sueurs que des monts affreux & arides, ont
„ été transformés en ces côteaux rians où mû-
„ rit le jus de la treille; & qu'il seroit affreux
„ de songer à dépouiller les hommes qui ont
„ enrichi la France. Ce n'est ni comme chré-
„ tien, ni même comme moraliste que j'envi-
„ sage cet étrange projet d'usurpation. C'est
„ comme citoyen, comme politique, que je le
„ trouve plus digne d'exécration. — Au profit
„ de qui tournent ces biens, dont l'envie exa-

dans laquelle il n'y avoit personne. Il aperçut de loin deux coquins qui attaquoient

„ gere la valeur ? Au profit des payfans voisins,
„ qui tous sont dans l'aisance. Au profit de tous
„ les infortunés qui , comme on le voit , trou-
„ vent dans leurs désastres un asyle assuré chez
„ ces religieux. Au profit de tous les voyageurs,
„ qui trouvent chez eux l'hospitalité. Au profit
„ d'une foule de pauvres honteux , de militai-
„ res ruinés , accueillis toujours avec généro-
„ sité & délicatesse dans leurs maisons. Ces ri-
„ ches moissons , ces riches vendanges qu'on doit
„ à leur industrie , ne sont pas employées à
„ leurs besoins. Elles vont enrichir tous les
„ marchés de la France. Quand on aura , si
„ les vœux de ces hommes anti-politiques pou-
„ voient être exaucés , quand on aura dépouillé
„ ces bons cénobites de leur patrimoine , de
„ leurs biens , quelle sera leur destination ? Des
„ seigneurs , ou des abbés libertins en devien-
„ dront possesseurs ; ils viendront en consom-
„ mer le produit dans la capitale , & dans
„ un luxe ruineux. Dissipateurs avides , par une
„ jouissance précoce , ils épuiseront les forces
„ du sol , les terres languiront , la culture dimi-
„ nuera ; les marchés ne seront plus remplis ;
„ les malheureux n'auront plus de soutiens ; les
„ cultivateurs , éloignés de leurs bons maîtres ,
„ seront , comme tous ceux qui ne sont pas val-
„ faux des religieux , dans la misère. Les voya-
„ geurs , & les pauvres honteux ne sauront plus
„ où trouver l'hospitalité. Au nom de l'humani-
„ té souffrante , au nom de la patrie même ;
„ cessez donc vos injustes clameurs , politiques
„ perfides qui voulez dépouiller entièrement
„ des citoyens utiles , & refusez de contribuer
„ aux charges de l'état ; vous qui consommez ,
„ dans une coupable oisiveté , des biens dont la
„ propriété n'est peut-être pas fondée sur des
„ titres aussi sacrés , que le sont ceux que vous
„ voudriez ajouter encore à vos riches domai-
„ nes , sous le précieux prétexte du bien de l'é-

un particulier. Il alla droit à eux avec toute la vitesse possible, & feignant d'avoir du monde dans sa voiture, il cria de toutes ses forces : MM. descendez bien vite tous quatre, voilà deux voleurs qui assassinent un homme. Sa ruse lui réussit, & les fripons prirent la fuite. Ce brave cocher descendit ensuite de son siège, aida ce particulier, qui alloit être victime de ces scélérats, & qui n'étoit heureusement que blessé légèrement, à monter dans sa voiture, & le reconduisit chez lui. Le particulier donna sur-le-champ deux louis d'or au cocher, & l'engagea à venir le voir le lendemain. S'étant rendu à cette invitation, l'homme de bien, qui auroit vraisemblablement perdu la vie la nuit précédente, sans son secours, paya cet insigne service en lui remettant un contrat d'une rente viagère.

Mr. le duc d'Orléans ayant fait distribuer journellement une très-grande quantité de pain, pour le soulagement des malheureux, le marquis de Fulvy a célébré cette bienfaisance par l'épigramme suivante :

Voici donc un Mémoire unique,
Fort long, sans avoir des longueurs,
Charmant sans fleurs de rhétorique,
Manuscrit, imprimé dans le fond de nos cœurs.
Frappés des traits de sa rare éloquence,
Nous n'avons tous qu'un cri pour le juger.
Ce Mémoire, où d'un Prince on lit la bienfaisance,
Est celui de son boulanger.

„ tat „. — Autres réfl. 1 Mai 1782, p. 8. —
1 Juillet 1784, p. 386. — 15 Mars 1785. p.
469. — 1 Juin 1785, p. 188. — 1 Avril 1786,
p. 492. — 15 Avril 1786, p. 605 &c. &c.

M O R T S.

Etienne-François Turgot, marquis de Soufmont, brigadier des armées du roi, ancien gouverneur & lieutenant pour S. M. de l'île de Cayenne & de la Guyanne, chevalier de l'ordre royal & militaire de St.-Louis, de l'académie royale des sciences, est décédé en son château de Bons, près Falaise, le 25 Décembre dernier.

Jean-Henri-Frédéric Oldecop, conseiller de cour, chevalier de St.-Wladimir, & agent de S. M. l'impératrice de toutes-les-Russies, est mort à Amsterdam où il avoit résidé en cette qualité pendant l'espace de 36 ans.

Philippe Goets, né en Bohême, est mort à Anvers, dans le courant du mois dernier, à l'âge de 104 ans. Soldat depuis sa jeunesse, il fit toutes les campagnes sous le prince Eugene contre les Turcs. Il se trouva à la prise de Belgrade en 1717. Agé de 40 ans, il se maria à Anvers, & vécut avec sa première femme pendant 12 années; il en eut 6 enfans, dont survivent 10 petits-enfans. A l'âge de 60 ans, il se remaria & eut de cette seconde femme 8 enfans, dont il existe 30 petits-enfans. Il étoit si robuste, qu'à l'âge de 73 ans, il ôtoit encore du chariot une aîme de bierre sans la moindre peine. L'administration, instituée en la même ville, depuis environ 12 ans, en faveur des pauvres honnêtes & des sujets indigens de mérite quelconque, a pris sous sa protection ce centenaire en le faisant soigner & lui procurant tous les secours dont il pouvoit avoir besoin.

N O U V E L L E S D I V E R S E S.

Le 17 Décembre les Russes ont reçu le prix de la persévérance avec laquelle ils assiègent Oczakow depuis 6 mois, & s'en rendirent maîtres par le sacrifice de 5000 hommes, en l'assiégeant de quatre côtés différens; une bombe qui tomba sur un magasin de poudre facilita beaucoup ce succès. — Les lettres de Nice marquent que M. de Brienne a fait beaucoup de bien aux montagnards, sujets du roi de Sardaigne, qui sont descendus dans la ville, ne pouvant pas rester dans les Alpes à cause de la grande quantité de neige qui y est tombée. — On parle si diversement de la santé de l'empereur, qu'il est impossible d'en rien dire de bien positif. — Les gens instruits des aumônes distribuées par le clergé séculier & régulier de Liege, avec une promptitude &

une abondance dont il y a peu d'exemples, en particulier par l'évêque-prince, par le chapitre cathédral, les collégiales, les monastères, &c. ne peuvent qu'être indignes de l'article calomnieux inséré dans une gazette de Hollande, article fabriqué à Liege par un petit philosophe, désespéré de ne rien découvrir dans les hommes de sa secte, de ce sentiment précieux qui constitue la vraie sensibilité.

✍ Je prie mes correspondans, amis & autres personnes, de ne pas se rendre chez moi par des motifs de politesse, moins encore de curiosité & de conversation. N'ayant qu'une place à feu, je ne puis suffire à tant de considérations diverses. Il en résulte un genre d'impuissance qui mécontente, malgré tous mes efforts, des hommes que je voudrois satisfaire & que je suis bien fâché de voir partir mécontents, tandis que je suis la seule victime, avec les choses qui me tiennent à cœur, de cette trop honnête impertinence. Du reste, je ne prétens nullement dire, comme la fourmi (je connois trop les égards dûs aux personnes qui m'honorent de leur présence) :

Je perds le tems, laissez-moi travailler;
Ni mon grenier ni mon armoire
Ne se remplit à babiller.

La Font.
L. IV. Fab.
3.

Le nez est le mot de la dernière énigme.

Nous sommes deux contre un que nous pressons
souvent,

Pour éviter nos coups, il faut qu'il aille vite,
Nous logeons la vitesse où la paresse habite,
Et quiconque nous craint n'a qu'à fendre le vent.

Par nous qui languissoit devient vif & mouvant,
Une morte vigueur par nous se ressuscite,
Et par notre secours sagement on évite
Le danger où s'expose une tête à levante.

Nous sommes attachés au service d'un maître
Qui nous tient toujours bas autant qu'on le peut être,
C'est à l'extrémité qu'il nous donne un appui.

Nous sommes ses captifs qui le suivons sans cesse;
Et comme en accusant son extrême rudesse,
Sitôt qu'il fait un pas nous crions après lui.

Dans le dernier Journal, p. 32, l. 16, qu'il n'ait pris, lisez qu'il a pris. — p. 35, l. 25, établit : que, lisez établisse : — p. 36, l. 35, amicals, lisez amicaux. — p. 37, l. 36, également, lisez autant. — p. 38, l. 26, la couronne du Naples, lisez la couronne de Naples. — p. 54, l. dern. de péchés, lisez des péchés. — p. 60, l. 20, à attendre, lisez d'attendre. *ibid.* dans la note marginale, l. 1, après *terribili*, placez une virgule ; & l. 4, *principium*, lisez *principum*. — p. 61, l. 2, leur trains, lisez leur train. — p. 65, l. 20, convertis, lisez converties. — p. 69, l. 24, Aiguan, lisez Aignan. *ibid.* l. 34, voudroient, lisez voudroit. — p. 70, l. 38, présentés, lisez présentée. — p. 73, l. 5, ôtez la virgule après *semblables*. — p. 78, l. 1, combats navales, lisez combats sur mer. — *ibid.* l. 34, à un grand de soldats, lisez à un grand nombre de soldats.

C'est par mégarde que l'on a placé sur les enveloppes du Journal l'annonce de quelques ouvrages qui contraient avec les principes de l'auteur.

T A B L E.

POLOGNE	{ Varsovie.	113
TURQUIE	(Constantinople.	118
ESPAGNE	(Madrid.	121
PORTUGAL	(Lisbonne.	124
SUEDE	(Stockholm.	<i>ibid.</i>
DANEMARCK	(Coppenhague.	128
RUSSIE	(Pétersbourg.	<i>ibid.</i>
ITALIE	(Rome.	129
ANGLETERRE	(Londres.	132
ALLEMAGNE	{ Vienne.	133
	{ Berlin.	137
	{ Liege.	139
PAYS-BAS	(Bruxelles.	144
FRANCE	(Paris.	145
MORTS		158
NOUVELLES DIVERSES		<i>ibid.</i>